
CHARLES DE FOUCAULD
par l'ABBÉ JEAN VIGNON
Collection "Belles Histoires et Belles Vies"
15



1 Tout près des rives du Rhin, la grande cité alsacienne de Strasbourg groupe ses toits à mansardes au pied de la fameuse cathédrale dont la flèche gothique s'élance bien haut vers le ciel.

C'est dans cette ville que naquit au siècle dernier Charles de Foucauld, le 15 septembre 1858.



2 Au numéro 3 de la place de Broglie, la maison natale a maintenant disparu, et sur son emplacement a été construite la Banque de France. Deux jours après sa naissance, le petit Charles fut ondoyé à domicile, puis, le 4 novembre suivant, en la fête de son saint patron, les cérémonies du baptême furent complétées à l'église de la paroisse.



3 La famille de Foucauld était très ancienne et comptait d'illustres ancêtres : jadis, un Bertrand de Foucauld était mort en combattant pour la Croisade ; un autre avait été l'homme de confiance d'Henri IV. Il y eut même un martyr, Armand de Foucauld, vicaire général d'Arles, qui fut victime des massacres de septembre 1792, durant la Révolution Française.



4 En 1856, les parents de Charles avaient déjà eu un premier fils qui n'avait pas vécu plus d'un mois. En 1861, alors que la famille avait quitté Strasbourg pour s'installer à Wissembourg, un troisième enfant vint au monde : c'était une fille, la petite Marie. Ainsi Charles fut heureux d'avoir une jeune sœur pour partager ses jeux.



5 **Hélas !** le malheur vint bientôt frapper à la porte du foyer. A quelques mois d'intervalle, Charles et Marie perdirent leur maman, puis leur papa. Charles avait alors cinq ans et demi. Le grand-père maternel, Monsieur de Morlet, recueillit les deux orphelins, qui revinrent à Strasbourg demeurer chez lui.

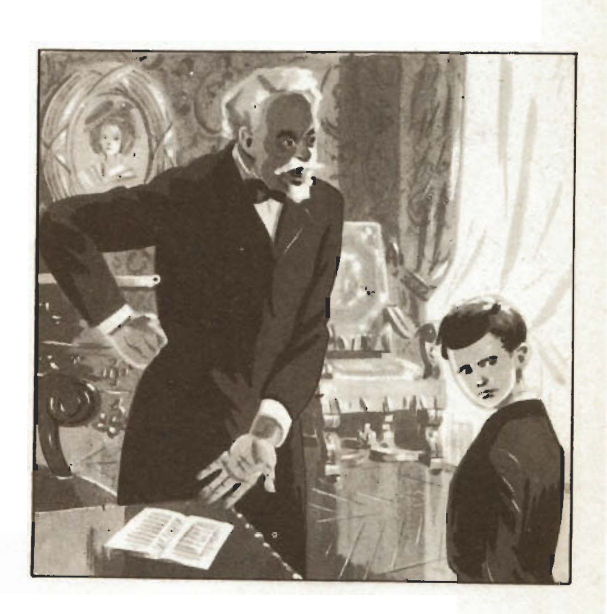


6 Monsieur de Morlet, colonel en retraite, habitait un somptueux hôtel particulier. Amateur d'archéologie, il possédait de splendides collections exposées en vitrines dans son appartement. La présence de ses petits-enfants risquait d'être dangereuse pour les précieux objets : aussi dut-il modifier un peu l'installation de sa demeure pour accueillir les deux bambins.



7 Puis il fallut songer aux études. Le colonel envisageait déjà que son petit-fils pût continuer les traditions de la famille en devenant plus tard un brillant officier.

Lorsque Charles eut atteint ses huit ans, son grand-père le confia au collège de Saint-Arbogast, à Strasbourg, dont le supérieur était un de ses amis.



8 Malheureusement, le jeune Charles n'était guère décidé à se montrer bon élève. Il était pourtant intelligent, doué d'une mémoire facile. Mais il ne fixait pas son attention à l'étude. Quant à la discipline, que d'entorses il lui faisait subir ! Aussi, chaque fois qu'il rapportait son carnet de notes à la maison, cela déclenchait un drame entre le colonel et son petit-fils.



9 Le garçon tenait tête hargneusement devant la réprimande, et, en fin de compte, le vieil officier se laissait reprendre par sa faiblesse de grand-père. Charles était un violent : un jour, ayant construit dans la cour de l'hôtel un château fort de sable, il découvrit que quelqu'un (peut-être un petit voisin) avait placé des pommes de terre dans les fossés, pour simuler des boulets de canon.



10 Charles se mit en fureur. N'admettant pas qu'un autre eût osé ajouter quelque chose à sa construction, il préféra tout démolir à coups de pied dans le sable fragile. Puis, le même soir, il se vengea en allant furtivement placer les pommes de terre dans le lit de ceux qu'il soupçonnait d'avoir fait le coup.



11 Malgré cela, le fougueux garçon se laissait gagner quelquefois par des sentiments plus calmes. Chaque année, à l'époque de Noël, avec sa petite sœur Marie, il construisait la crèche de l'Enfant-Jésus. Aucun détail n'était oublié pour essayer de reproduire le décor de Bethléem. Et Charles s'attardait à rêver devant une si belle chose.



12 De même, durant les vacances de l'été que l'on passait dans un château de la famille, à Birkenwald, aux environs de Lunéville, la plus grande joie du jeune Charles était de partir à l'aventure à travers la forêt voisine.

Dans ses promenades solitaires, il s'efforçait de découvrir un monticule d'où la vue pût s'étendre, et il contemplait des heures entières le panorama.



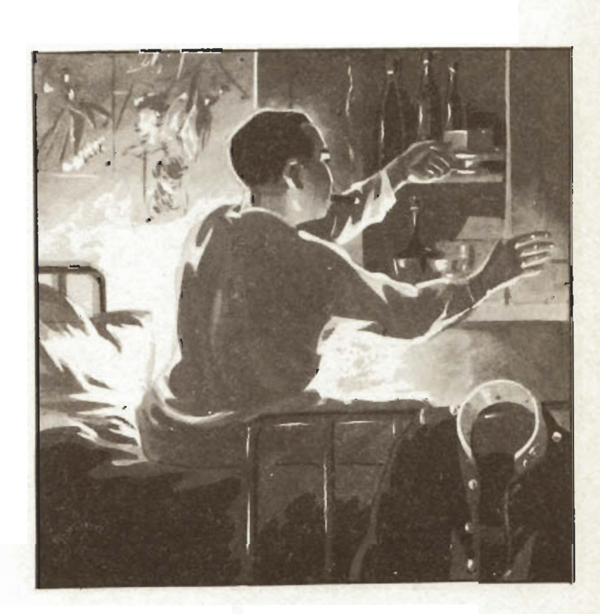
13 En 1870, la France fut envahie et l'Alsace subit la domination allemande. Voulant rester Français, Monsieur de Morlet dut quitter Strasbourg, et il vint s'installer à Nancy. Charles continua ses études au lycée de cette ville. Il mit une certaine ferveur à préparer sa première communion, qu'il fit à quatorze ans, selon la coutume alors en usage dans le diocèse.



14 Malgré son peu de goût pour le travail, il fut néanmoins reçu au baccalauréat. Après quoi, décidé à devenir officier, il envisagea son admission à l'école militaire de Saint-Cyr. Mais sa paresse et son indiscipline le firent renvoyer de l'école préparatoire Sainte-Geneviève, et il dut continuer ses études à domicile avec un professeur particulier qui le força à travailler.



15 Charles fut admis à Saint-Cyr avec le n° 88 sur 412 élèves à 18 ans. Mais lorsqu'il fut question de revêtir l'uniforme, l'on n'en trouva aucun qui fût à sa taille, le jeune homme ayant tendance à l'embonpoint. En attendant qu'on lui en fît un sur mesure, il resta donc ridiculement accoutré d'un simple képi et d'un costume civil.



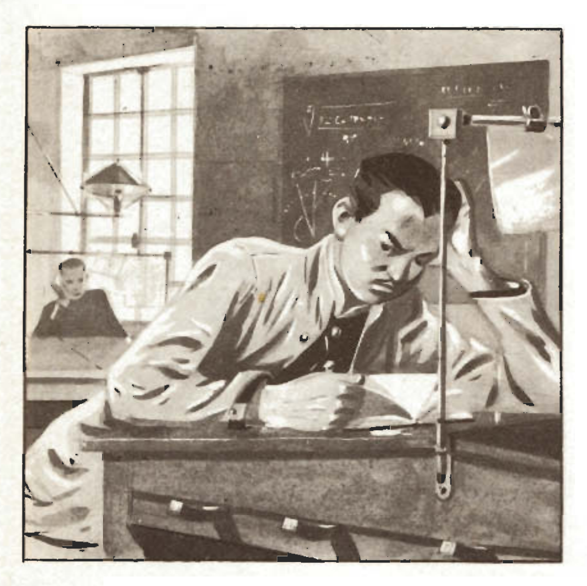
16 Doit-on voir en cela un lien avec une triste habitude qui s'était développée en lui? A cette époque, Charles était très enclin à la gourmandise. A Saint-Cyr, il continua : chaque sortie en ville était l'occasion de repas soignés, et dans sa chambre il faisait provision de pâtés de foie gras, qu'il dégustait à pleines bouchées, même durant la nuit.



17 Cela ne favorisait guère son travail, et le jeune élève-officier se préoccupait davantage de jouir le plus possible de la vie. Ayant beaucoup d'argent à sa disposition, il attendait impatiemment le dimanche pour venir à Paris. Il profitait alors de tout le confort et le luxe que peut procurer la richesse sans le moindre effort. Puis, l'heure du déjeuner venue, il se rendait dans un restaurant à la mode pour y faire l'habituelle bombance.



18 Charles avait aussi la manie de collectionner certaines choses, telles que des livres à édition rare, qu'il n'hésitait pas à acheter à un prix fou. Cherchait-il ainsi un plaisir de l'esprit? En tout cas, il est certain que le corps dominait en lui, et il avait la faiblesse de ne rien lui refuser. A cette époque, Charles de Foucauld avait complètement perdu la foi.

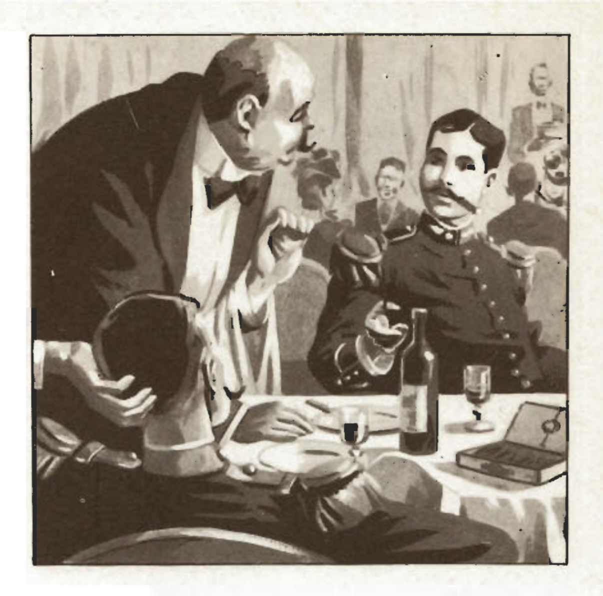


19 Ne travaillant guère et habitué aux mauvaises notes, le jeune saint-cyrien était souvent privé de sa sortie du dimanche, ce qui ne faisait pas son affaire. Mais il ne se corrigeait pas pour autant : obligé de rester à l'école, il occupait la journée de congé à rêver paresseusement, en prévoyant le menu du prochain festin qu'il ferait.



20 Parfois, il essayait même de simuler une maladie, afin d'obtenir que le médecin de l'école lui accordât quelques jours de convalescence durant lesquels il serait dispensé de travailler. De tout cela, le résultat fut qu'il fut classé 333e sur 386 élèves au concours de sortie de l'école en 1878.





21 En sortant de Saint-Cyr, Charles de Foucauld continua la préparation de sa carrière à l'école de cavalerie de Saumur. Il n'y travailla pas davantage. Comme à Paris, les restaurants de luxe recevaient souvent sa visite, en compagnie de joyeux camarades. En particulier l'hôtel Budan était réputé pour sa spécialité de perdreaux, dont Charles et ses amis faisaient une énorme consommation.

22 Ils étaient également amateurs de bons vins. Un jour le patron du restaurant leur présenta une bouteille de Pontet-Canet qui fut à leur goût. Aussitôt ils décidèrent de réserver pour eux toute la provision qui restait à la cave. Le restaurateur en profita pour se la faire payer un bon prix, mais Charles avait l'argent facile pour satisfaire ses extravagances.





23 Les élèves-cavaliers de Saumur mettaient un certain point d'honneur à s'habiller avec élégance. Pour cela, Foucauld n'était pas en retard et il affectait même de se permettre beaucoup de fantaisie dans l'uniforme. Il collectionnait donc les paires de bottes pour être toujours à la dernière mode et, malgré son embonpoint, il veillait à la coupe impeccable de ses nombreuses tenues.

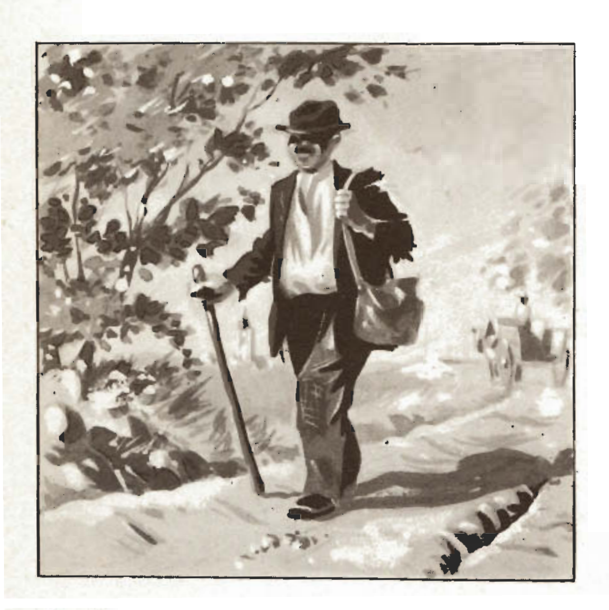
24 Par son père, Charles avait hérité du titre de vicomte : à l'école de Saumur, les beaux noms de noblesse contribuaient au prestige des élèves. Par contre, le vicomte Charles de Foucauld ne mettait guère son honneur à être un fringant cavalier. Réputé pour sa mollesse, il avait l'habitude de circuler en ville dans une victoria au marchepied spécialement surbaissé, pour s'épargner de la peine.





25 Durant son séjour à l'école de cavalerie, Charles eut plusieurs aventures. Un jour qu'il était puni, avec interdiction de sortir, il résolut de tenter quand même sa chance. Pour ne pas être reconnu en passant la porte, il mit une grande blouse bleue d'ouvrier par-dessus sa tenue militaire, coiffa une vaste casquette et s'affubla même d'une fausse barbe.

26 Il réussit ainsi à sortir sans difficulté, puis il s'en fut à la gare pour se rendre à Tours. Tout alla bien jusqu'à l'arrivée dans cette ville. Mais à l'école on s'était aperçu de sa fugue : les gendarmes avaient été avertis et ils possédaient son signalement. Trahi par son allure étrange et par sa fausse barbe mal collée, il fut cueilli à sa descente du train.





27 Une autre fois, il fit encore une plus longue escapade, déguisé en mendiant. Il parcourut la campagne, une besace sur le dos, allant de porte en porte en tendant la main pour demander à manger. Lui, vicomte de Foucauld ! Comment expliquer qu'il ait pu s'abaisser à pareille extravagance? Sans doute pour mieux se camoufler. Mais cela ne l'empêcha pas d'être repris par les gendarmes.

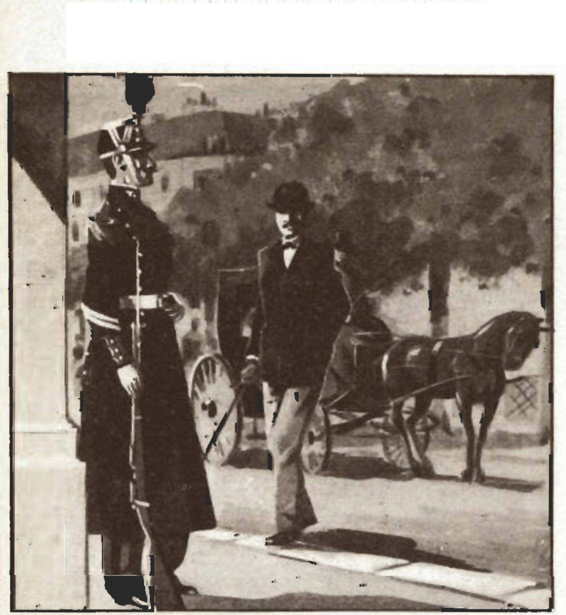
28 Charles acheva tant bien que mal son temps à l'école de Saumur, et il fut affecté ensuite à la garnison de Pont-à-Mousson. Désormais, c'était pour lui une beaucoup plus grande liberté. A quelles nouvelles fantaisies pouvait-on s'attendre de sa part? Un jour d'hiver, il décida d'organiser sur la Moselle gelée un bal, éclairé par de nombreuses lumières dans les arbres, et fit servir des boissons chaudes.

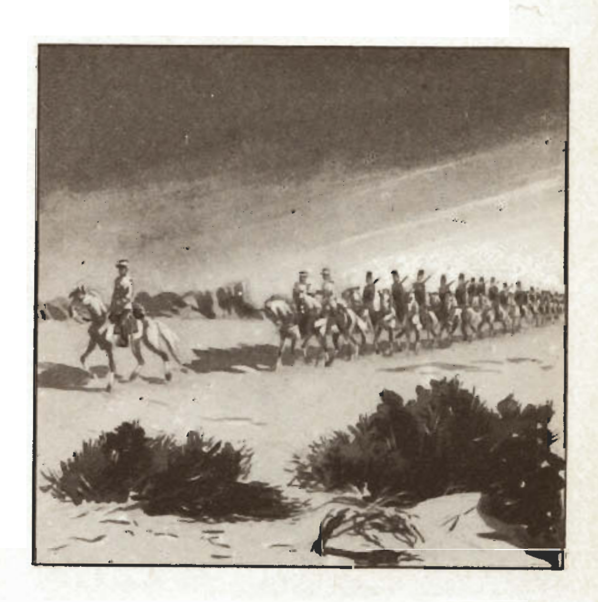




29 Mais son séjour à Pont-à-Mousson fut court, car son régiment de hussards fut désigné pour partir en Afrique. Charles était alors sous-lieutenant. Hélas ! dès son arrivée là-bas, il continua à se signaler par sa dissipation, si bien que son colonel le mit en demeure de se réformer ou de démissionner. Foucauld opta pour cette seconde solution et, renonçant à sa carrière d'officier, il revint en France.

30 Pourtant, désormais, il avait fait connaissance avec l'Afrique, et ce bref premier contact avait suffit pour qu'il en ressentît l'attrait. Or, c'est là que la Providence l'attendait. Quelques mois plus tard, il apprit que son ancien régiment avait été envoyé en Sud-Oranais pour calmer une révolte. Aussitôt Charles fut pris du désir de repartir là-bas.





31 Il fit une demande au Ministère de la Guerre, suppliant qu'on lui permît de rejoindre le régiment des hussards, acceptant même de renoncer s'il le fallait à son grade d'officier pour servir comme simple soldat. Sa requête fut exaucée, il put même rester sous-lieutenant. Cette fois-ci, Foucauld était bien décidé à être à la hauteur de son devoir et à montrer de quel héroïsme il était capable.

32 La partie était dure : il s'agissait de mener la vraie vie de combattant du bled, en proie à la chaleur, à la soif, à la fatigue, à l'incessante inquiétude d'une attaque par surprise. On vit alors un Foucauld tout différent de celui qu'on avait auparavant connu. Comment expliquer ce changement? Sans doute avait-il déjà pris le temps de réfléchir, et désormais voyait-il plus clair.

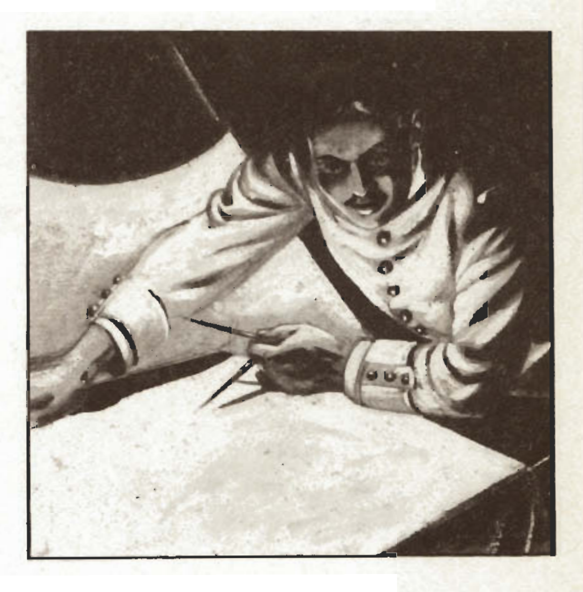




33 Il fit preuve de beaucoup de courage, donnant l'exemple à ses hommes. Il n'avait pas encore retrouvé la foi chrétienne, mais du moins les vertus humaines réapparaissaient soudain en lui. Lorsqu'on marchait en colonne à travers le désert et qu'on arrivait à l'étape, il s'occupait du repos de ses hussards avant de songer à lui-même. Bref, il se révélait vraiment un chef.

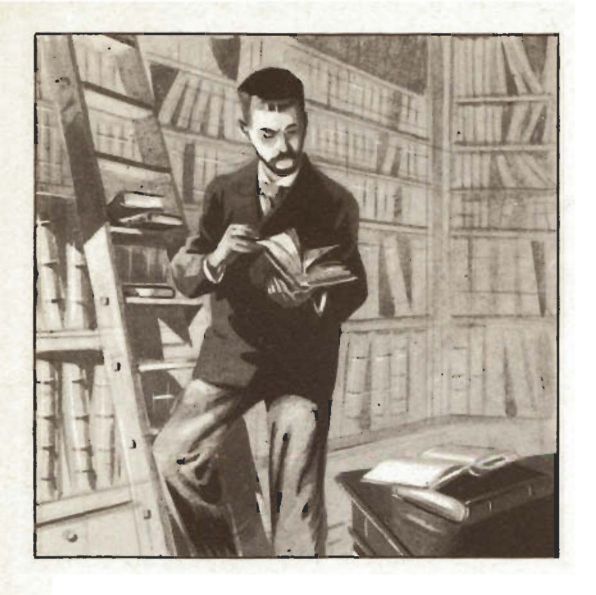
34 Un jour, par exemple, au cours d'une marche épuisante, les hommes s'étaient précipités vers un puits pour étancher leur soif. L'eau était boueuse, à peine buvable. Foucauld se mit en quête d'une bouteille de rhum qu'il partagea entre tous pour donner meilleur goût au breuvage. Comme les soldats le remerciaient, il répliqua : « C'est moi qui vous remercie ».





35 Il avait découvert en effet toute la joie qu'on ressent à se mettre au service des autres. Une autre révélation avait été celle de la vie sobre que le désert impose : lui qui autrefois se montrait un gourmet raffiné, client assidu des restaurants de luxe, il mangeait maintenant à la popote le frugal menu du soldat en campagne, trouvant tout à son goût.

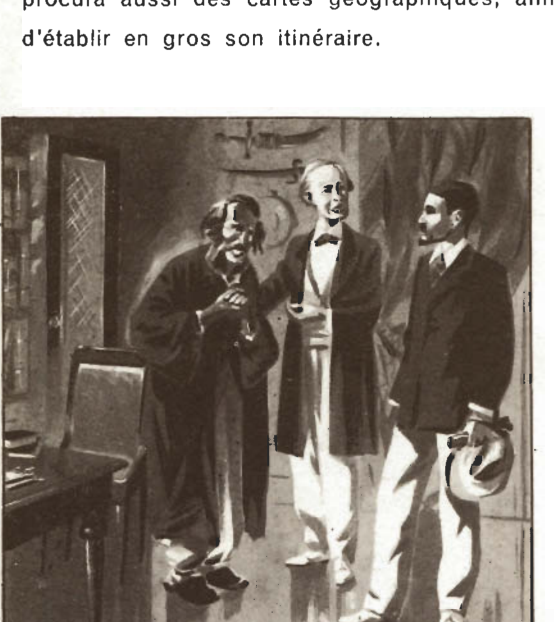
36 Lorsque la révolte fut réprimée, Foucauld, décidément gagné par l'attrait de l'Afrique, envisagea un grand projet : faire une exploration au Maroc pour y recueillir des observations. Mais l'autorité militaire ne voulut pas lui accorder le congé qu'il sollicitait pour cela. Il se résolut donc à donner de nouveau sa démission pour entreprendre le voyage à titre civil.



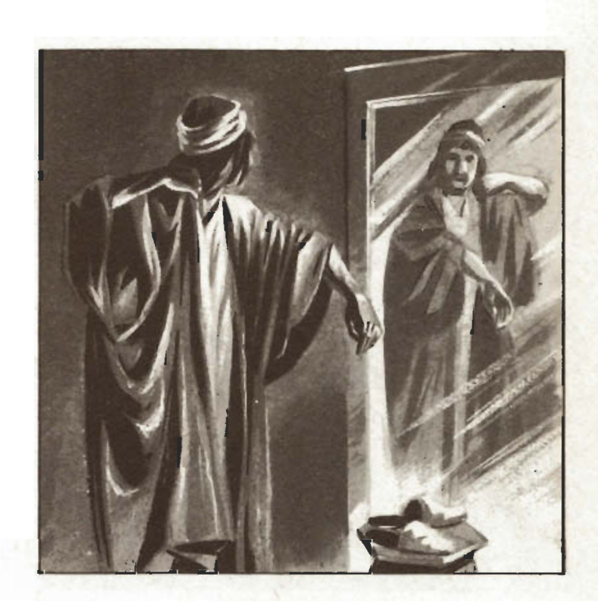
37 Il vint à Alger, en vue de préparer son expédition. Il se mit courageusement à étudier l'arabe et rassembla les livres où il pourrait trouver quelques détails sur les habitants de ce Maroc encore fort peu connu à cette époque. Il se renseigna sur les coutumes du pays et se procura aussi des cartes géographiques, afin d'établir en gros son itinéraire.



38 En tout cela, Charles trouva une aide précieuse auprès d'un maître compétent, le vieux Mac Càrthy, préposé à la bibliothèque municipale d'Alger. Lui aussi, dans sa jeunesse, était parti en exploration vers le Sud-Algérien, et il y avait acquis une grande expérience. Bien volontiers il consentit à en faire profiter le jeune Foucauld, en lui fournissant de nombreuses indications.



39 Mac Carthy suggéra même à Charles de ne pas partir sans guide et il lui promit d'en trouver un. Après avoir cherché patiemment, il finit par découvrir un juif marocain, le rabbin Mardochée, âgé d'environ cinquante ans. Celui-ci accepta la proposition qu'on lui faisait. Toutefois, une difficulté se posait : en ce temps-là, il n'était pas facile à un Français de pénétrer au Maroc, alors farouchement fermé.



40 Mais une solution fut trouvée : Foucauld essaierait de se faire passer pour un juif, lui aussi, en se disant rabbin moscovite, du nom de Joseph Aleman, accompagnant l'autre rabbin pour une tournée d'aumônes. Charles laissa donc pousser ses cheveux, en les peignant à la mode israélite, puis il se composa un costume : une longue robe à capuchon, une calotte entourée d'un turban.



41 Complétant cela par des babouches aux pieds, il pourrait passer ainsi sans trop attirer l'attention. Restait pourtant à prendre les manières d'un juif authentique, les gestes et même la langue. Dans ce but, Mardochée lui donna des leçons. Puis Foucauld rassembla les bagages indispensables : appareils de précision comme en ont les géomètres, et tout ce qui peut servir à un explorateur.



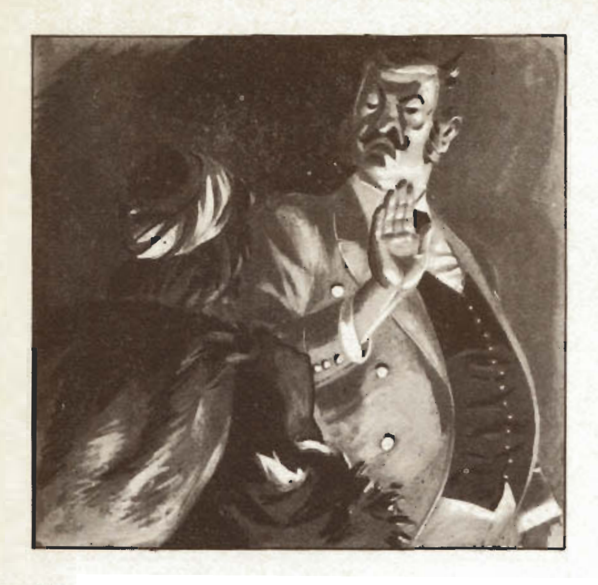
42 Les deux voyageurs quittèrent Alger par le train, puis ils gagnèrent Tanger, qui devait être le point de départ de l'expédition. Dans cette ville, ils firent l'acquisition de deux mules et, un matin de juin 1883, ils se joignirent à une caravane qui se dirigeait sur Tétouan. Foucauld s'était placé tout à l'arrière, afin de pouvoir noter plus discrètement ses observations sur un carnet.



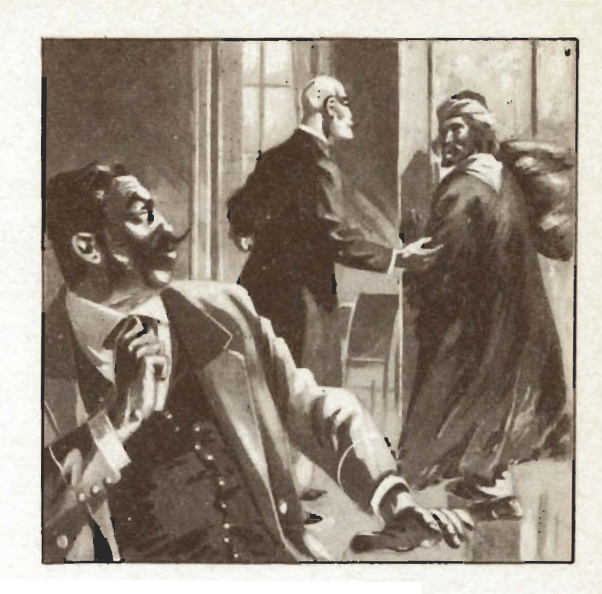
43 Après Tétouan, les difficultés commencèrent. Mardochée n'était pas toujours d'accord pour suivre l'itinéraire prévu par Foucauld, et il se plaignait de la fatigue. Néanmoins, ils parvinrent jusqu'à Fez puis atteignirent Taza. Ayant cherché asile au quartier juif de cette ville, ils ne manquèrent pas d'intriguer fortement les curieux qui manifestèrent une certaine méfiance.



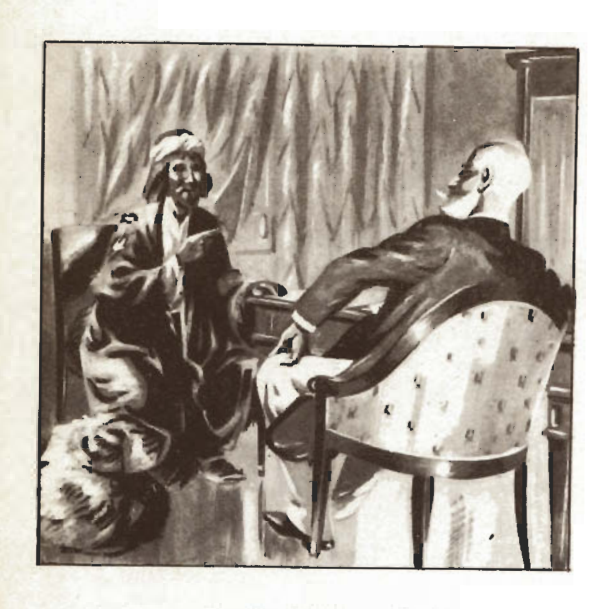
44 Mardochée fut donc obligé de monter la garde pour éloigner les indiscrets, tandis que Charles continuait à relever ses observations. Durant ce voyage, ils subirent même des attentats, car leurs bagages attirèrent la convoitise des pillards, et Mardochée dut s'ingénier à démontrer qu'ils ne contenaient rien de précieux. Après avoir repassé par Fez, les deux voyageurs continuèrent leur route vers le sud.



45 De nombreuses péripéties, souvent tragiques, marquèrent les étapes de cette dangereuse randonnée. Finalement, Charles et son guide arrivèrent à Mogador. Il y avait là un consulat de France, dont le chancelier s'appelait Montel. Foucauld résolut de se présenter à lui. Mais comment se faire introduire, sous un costume aussi minable, tout en gardant l'incognito ?



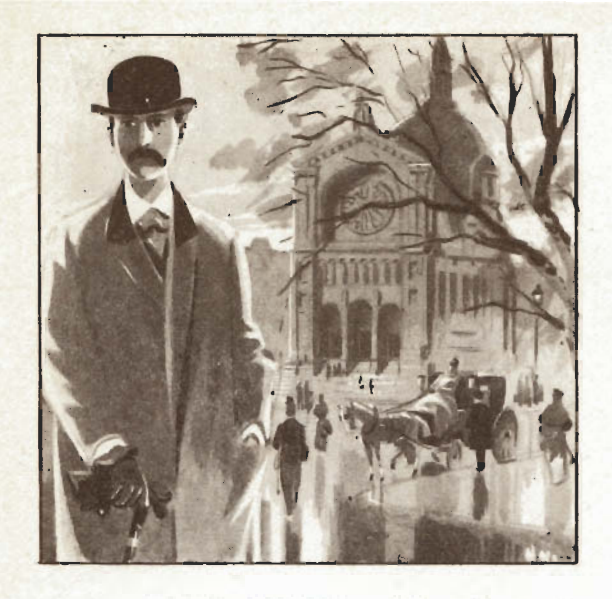
46 Charles se mêla à la foule qui attendait dehors. Puis soudain, profitant de l'inattention du portier, il parvint à pénétrer jusqu'au bureau du chancelier. Celui-ci, croyant se trouver en présence d'un vagabond qui lui voulait du mal, braqua son revolver, prêt à tirer. Heureusement Foucauld réussit à faire reconnaître à temps sa véritable identité et tout s'arrangea.



47 Le chancelier Montel le reçut alors avec une grande sympathie, s'intéressant beaucoup aux travaux d'exploration qu'il avait entrepris. Il lui offrit même de le loger chez lui, mais Foucauld refusa, voulant garder son déguisement de rabbin. Il loua donc une chambre dans un modeste hôtel tenu par des juifs espagnols, où il put tranquillement recopier les observations notées sur son carnet.



48 Puis Charles songea au retour. Il se remit donc en marche, en compagnie de Mardochée et, par un autre itinéraire, il revint en Algérie. De là, il s'embarqua pour la France, où il rendit compte de ses travaux à la Société de Géographie, qui les apprécia beaucoup. Quelques mois plus tard, en 1885, Foucauld repartait pour l'Afrique, en vue d'une nouvelle exploration dans le Sud-Algérien et Tunisien.





49 Au début de 1886, Foucauld se trouva de nouveau à Paris, pour faire imprimer un livre intitulé : **Reconnaissance au Maroc.** Son prestige d'explorateur attirait désormais l'attention d'un certain public mondain, qui aurait voulu l'inviter dans ses salons. Mais il s'y refusa, se contentant de fréquenter deux de ses parentes, qui habitaient l'une et l'autre dans le quartier de Saint-Augustin.

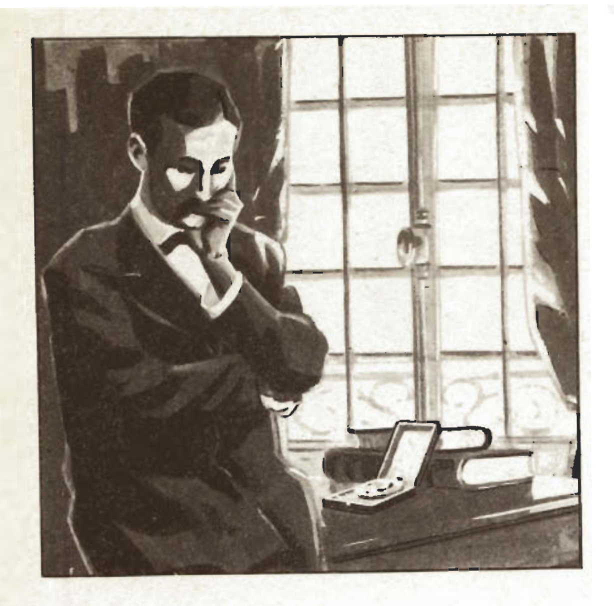
50 C'est dans ce même quartier que Foucauld avait trouvé un logement, rue de Miromesnil. A cette époque, la pensée de Dieu commençait à tourmenter son esprit. Souvent, lorsqu'il passait devant quelque église, Charles y entrait et essayait de prier, pour retrouver la foi : « Mon Dieu, disait-il, si vous existez, faites-le moi connaître. » C'est surtout à l'église Saint-Augustin qu'il aimait aller.





51 Dans cette paroisse, il y avait un vicaire, qui s'appelait l'abbé Huvelin. Charles avait déjà eu l'occasion de le rencontrer chez l'une de ses parentes. Un jour, il se décida à aller le trouver à l'église Saint-Augustin, pour lui demander des explications sur la religion. Mais, au lieu de discuter avec lui, l'Abbé Huvelin lui ordonna d'entrer dans son confessionnal pour recevoir le sacrement de Pénitence.

52 Lorsque Foucauld se releva, il avait retrouvé la foi. L'abbé Huvelin l'encouragea à communier sans tarder. A partir de ce moment-là, Charles vint souvent revoir le prêtre que la Providence avait mis sur sa route. Il aimait aussi écouter ses prédications. Un jour, en chaire, l'abbé Huvelin avait dit : « Notre-Seigneur a tellement pris la dernière place, que personne n'a pu la Lui ravir ! ». Charles en fut très impressionné.



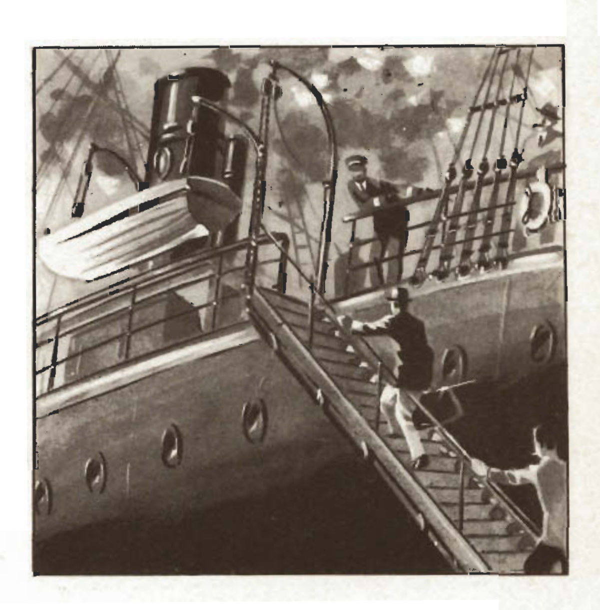
53 Dès lors lui vint l'idée d'avoir à s'humilier le plus possible pour ressembler au Christ. Entre-temps, ses travaux d'exploration l'avaient amené à fréquenter Henri Duveyrier, secrétaire de la Société de Géographie. Celui-ci lui avait même fait décerner la médaille d'or, au nom de cette Société. Mais Charles ne s'enorgueillit point d'une telle distinction. De plus en plus, il songeait à quitter le monde.



54 De plus en plus aussi, il cherchait à se mortifier : lui qui autrefois aimait tant la bonne chère, il se mettait maintenant à jeûner comme un moine. Un jour, en visite chez Duveyrier, il refusa le thé et les gâteaux qu'on lui offrait. Une autre fois, ayant accepté de déjeuner chez son ami, pendant le carême, il lui fit connaître d'avance le menu très simple qu'il désirait.



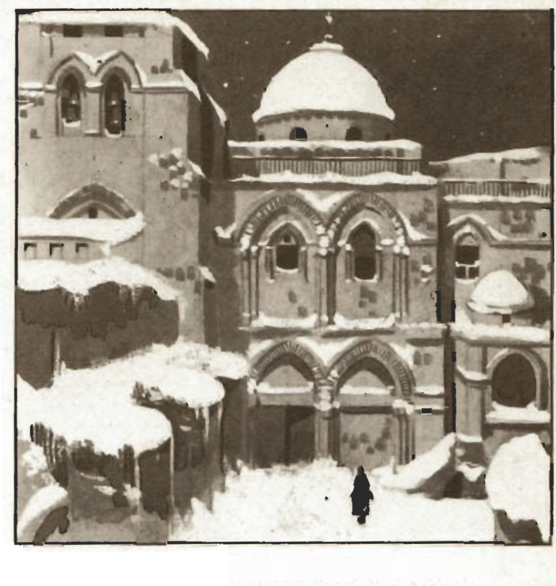
55 Déjà Foucauld commençait à songer qu'il pourrait entrer dans un monastère. Durant l'été de 1888, se trouvant chez sa cousine, la vicomtesse de Bondy, qui avait un château dans la région de l'Indre, il eut l'occasion de visiter non loin de là la Trappe de Fontgombault. En voyant les trappistes, il pensa que ce genre de vie devrai correspondre à ce qu'il cherchait.



56 Mais, avant de prendre une telle décision, il suivit le conseil de l'abbé Huvelin qui lui suggérait de faire un pèlerinage en Palestine pour visiter les Lieux-Saints. Tout d'abord Foucauld était peu décidé à entreprendre un tel voyage, mais l'abbé Huvelin insista tellement qu'il le convainquit. Charles s'embarqua à Marseille vers la fin du mois de novembre 1888.



57 Il débarqua à Jaffa, petit port d'Asie Mineure. A cette époque, il n'y avait pas encore là-bas de chemin de fer. Pour se rendre à Jérusalem, Charles loua donc deux montures, en prenant un guide qui ferait la route avec lui. L'on était en hiver, et lorsque le pèlerin arriva à la ville sainte, la neige était tombée, ensevelissant tout d'un linceul blanc.



58 Sans même prendre le temps de se reposer et de se trouver un gîte, Charles se rendit à la basilique du Saint-Sépulcre, qui recouvre aussi le Calvaire. Il s'y attarda longuement, puis, quand vint l'heure de la fermeture des portes, il demanda aux Pères Franciscains l'autorisation de rester, et il demeura toute la nuit à prier, le front appuyé contre la pierre du tombeau.



59 Le lendemain, il franchit les murailles de la ville et descendit dans la vallée de Cédron. Traversant le pont, il arriva au jardin de Gethsémani, sur la pente du mont des Oliviers. Il sentait son âme bouleversée à retrouver ainsi les lieux où Jésus avait passé il y a près de deux mille ans, où il avait souffert. Puis, le jour suivant, Charles s'en fut à Béthanie.



60 Le mois de décembre s'avançait : dans quelques jours ce serait Noël. Charles pensa qu'il serait tout indiqué de se trouver à Bethléem pour y célébrer l'anniversaire de la naissance du Christ. De Jérusalem, il n'y a que quelques kilomètres de distance. Charles s'y rendit donc à pied. Lorsqu'il arriva en vue de la ville, les cloches sonnaient, annonçant la fête.



61 En traversant les rues étroites et encombrées, passant peut-être devant le seuil de quelque hôtellerie, Charles songeait aux deux voyageurs qui jadis s'étaient vu refuser l'entrée parce qu'ils étaient trop pauvres. La grotte de la Nativité se trouve maintenant dans la crypte d'une basilique. Quelques lampes qui brûlent. Une inscription très simple, disant qu'ici le Fils de Dieu s'est fait homme.



62 Lorsqu'il était enfant, Charles construisait sa crèche chez son grand-père à Strasbourg, en se faisant aider par sa petite sœur Marie, et avec elle il venait y prier. Comme tout cela était déjà loin, et que d'égarements il avait connus depuis ! En ce Noël 1888, le pèlerin de Bethléem remercia l'Enfant-Dieu de lui avoir fait retrouver le chemin qui conduit jusqu'à Lui.



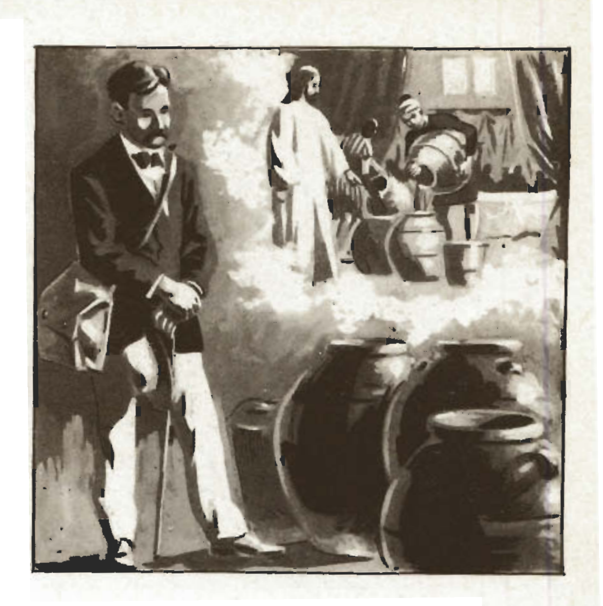
63 En quittant Bethléem, Foucauld se rendit au lieu où la Vierge Marie fit visite à sa cousine Elisabeth, puis au désert où s'était retiré saint Jean-Baptiste. De là, il remonta vers le nord, par Ephrem et Béthel, et il s'arrêta au puits de la Samaritaine, qui aujourd'hui se trouve dans le soubassement d'une église. Il passa aussi à Naïm, où Jésus avait ressucité le fils de la veuve.



64 Charles voulait maintenant connaître Nazareth : il y arriva le 5 janvier et y resta quelques jours. La maison où Marie reçut la visite de l'Archange et celle où habita ensuite la Sainte Famille sont maintenant transformées en chapelles : il est donc assez difficile de s'imaginer exactement ce qu'elles étaient à l'époque du Sauveur. Mais, pour Charles, cela importait peu; sa foi y suppléait.



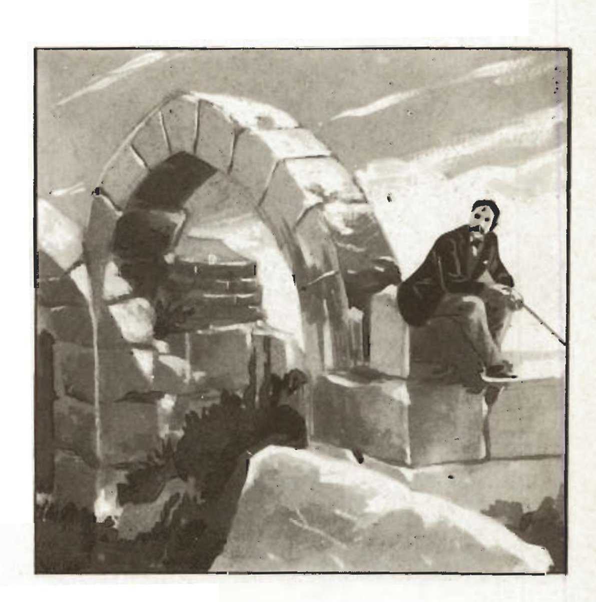
65 Il lui suffisait de penser que Jésus avait vécu là, humble et caché, obéissant à Joseph et Marie. La fontaine du village existe encore, sans doute à la même place que connut l'Enfant-Dieu : les femmes et les enfants qui viennent puiser l'eau ont gardé les mêmes gestes qu'autrefois. Charles put donc les suivre des yeux, retrouvant ainsi la présence de Celui qu'il était venu y chercher.



66 De Nazareth, Foucauld se rendit facilement à Cana, un peu plus au nord. Là encore, c'est dans une église que l'on retrouve le souvenir du miracle qui illustra cette humble bourgade de Galilée : dans un coin sont exposées des urnes, sans doute fort semblables à celles que connut le Christ, lorsqu'il changea l'eau en vin au cours du repas de noces.



67 Ce qui n'a certainement pas beaucoup varié depuis bientôt deux mille ans, c'est le paysage du lac de Tibériade, et les barques de pêcheurs qui continuent à poser leurs filets. Charles se promena silencieusement sur les rives, évoquant la personne du Christ entouré de ses premiers disciples, et les foules qui se rassemblaient pour entendre la « bonne nouvelle ».



68 Charles visita aussi le Mont-Thabor, et les ruines de la basilique qu'y éleva sainte Hélène, en souvenir de la Transfiguration de Jésus. Il revint encore vers le sud, jusqu'à Jéricho, et il put s'attarder sur les rives du Jourdain. Il fit un pèlerinage au mont de la Quarantaine, là où le Christ avait été tenté par le démon. Puis il repassa de nouveau à Jérusalem et à Bethléem.



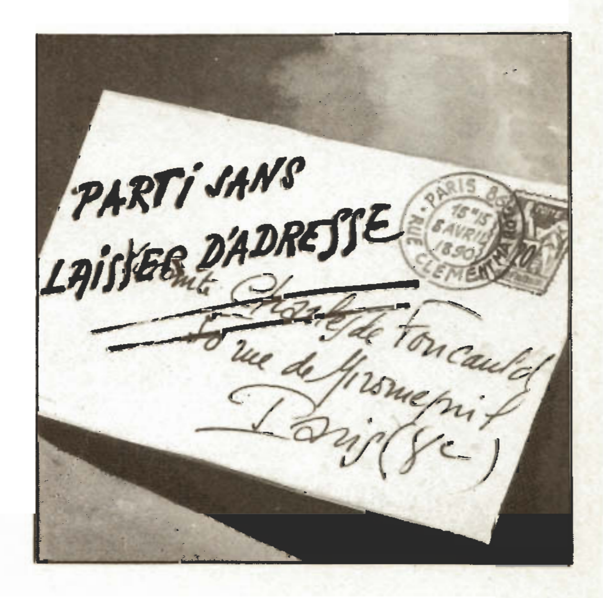
69 Parcourant la Palestine, Charles de Foucauld demandait l'hospitalité dans les maisons d'accueil tenues par les Pères Franciscains à proximité de leurs monastères. Ceux-ci étaient toujours frappés de voir avec quelle ferveur il accomplissait son pèlerinage. Souvent même il sollicitait la faveur d'assister aux offices des moines, et sa piété était très édifiante.



70 S'efforçant de retrouver partout les traces du Christ, Charles songeait aussi à rapporter quelques souvenirs à ses amis : un peu de terre ramassée sur les lieux où Jésus avait passé autrefois, rameaux d'olivier, brins d'herbe, fleurs des champs. Avec beaucoup de soin, il avait classé tout cela, indiquant la date et l'endroit de provenance.



71 Il fut de retour à Paris pour le début de mars 1889, heureux de revoir l'abbé Huvelin. Avec lui, il se remit à étudier sérieusement son projet de dire au monde un adieu définitif, en devenant moine. Pour y réfléchir davantage et prier Dieu de l'éclairer, il fit au cours de l'année quatre retraites, dont deux chez les trappistes, à la Grande Trappe de Soligny et à Notre-Dame des Neiges.



72 Finalement, ce fut à Notre-Dame des Neiges que Charles de Foucauld se décida à entrer pour devenir trappiste. Il fit ses adieux à sa proche famille, mit en ordre ses affaires, laissant à sa sœur Marie tout ce qu'il possédait. Puis, un soir, il partit. Le lendemain, une lettre arrivait à son adresse : un ami l'invitant à un dîner où l'on devait manger du chevreuil. La lettre ne reçut jamais de réponse.

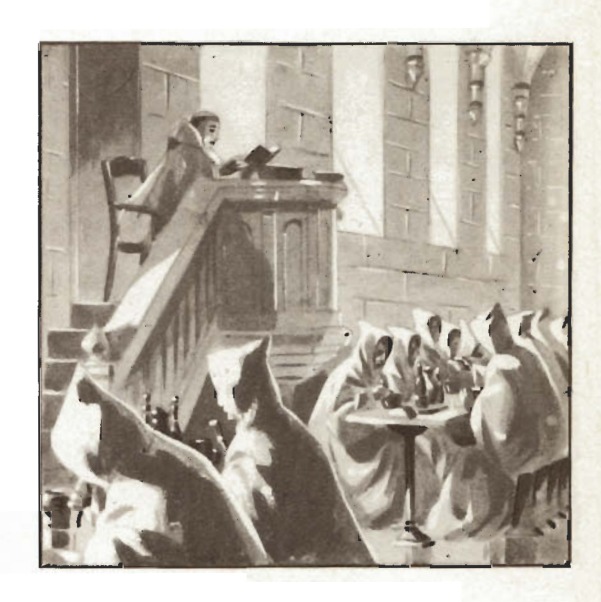




73 La Trappe de Notre-Dame des Neiges se trouve dans les montages de l'Ardèche, l'un des coins les plus rudes de France. Elle est ainsi nommée parce que la neige y reste durant de longs mois, recouvrant le triste paysage d'alentour. C'est par un jour de janvier que Charles de Foucauld vint frapper à la porte du monastère, demandant humblement à y être admis.

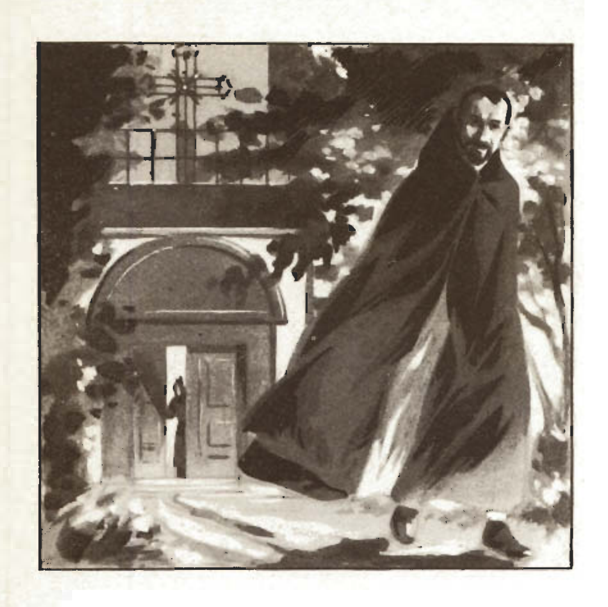
74 Le 26 janvier, en la solennité de saint Albéric, qui fut au XII[e] siècle le premier supérieur du monastère de Cîteaux, Charles revêtit l'habit des novices : tunique et chape de laine blanche. On lui donna le nom du saint dont c'était la fête, en y joignant le nom de la Vierge : Frère Marie-Albéric. Désormais, ayant renoncé à tout, le vicomte Charles de Foucauld n'était plus que le dernier des moines.





75 La vie des trappistes est très dure : Frère Marie-Albéric s'y soumit avec joie. Levé à une heure du matin, il prenait part à l'office de nuit et à l'oraison, puis à la réunion du chapitre, où le supérieur distribue à chacun le travail de la journée. Charles était affecté à la tâche de bûcheron, pour abattre des arbres et scier du bois, mais il consacrait aussi plusieurs heures à l'étude.

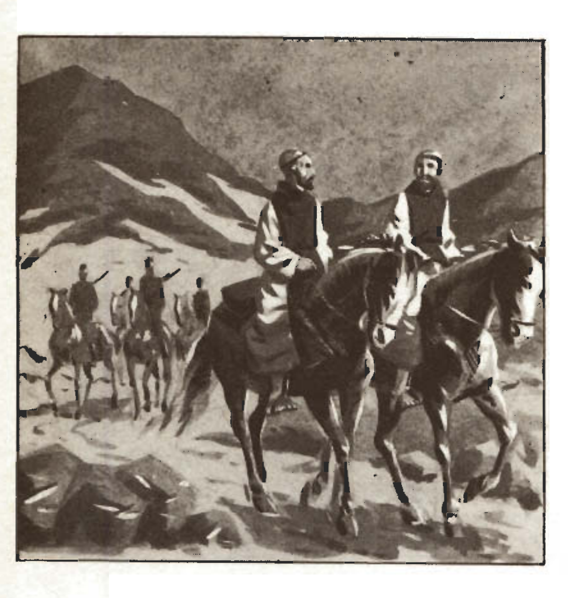
76 Il s'efforça également de s'adapter aux menus de la Trappe : l'on n'y mangeait jamais de viande, ni de poisson, ni d'œufs. Le matin, un peu de pain et de boisson chaude ; le soir, une simple soupe. Le seul repas plus abondant était celui de midi, se composant d'une soupe et d'un plat de légumes. Comme tout cela était loin des bombances que Charles de Foucauld avait faites autrefois !



77 Malgré tout, Frère Marie-Albéric trouvait que la Trappe de Notre-Dame des Neiges était encore trop confortable pour lui. Connaissant l'existence d'une Trappe beaucoup plus pauvre, située à Akbès, en Syrie, il avait demandé à y être envoyé. Une autre raison à cela était le désir de se rapprocher davantage du pays où le Christ avait vécu. Sa requête fut exaucée, et il quitta Notre-Dame des Neiges en juin 1890.



78 Pour lui prouver son affection, Dom Martin, le supérieur de la Trappe, avait voulu l'accompagner jusqu'à Marseille, d'où partait le bateau pour Alexandrette. Le voyage en mer dura douze jours. A son débarquement à Alexandrette, en Syrie, Charles trouva un trappiste d'Akbès qui était venu l'attendre, et ils se mirent en route ensemble à cheval, escortés par des gendarmes pour les protéger des brigands.



79 En effet, les chemins étaient peu sûrs et il fallait une grande journée pour arriver jusqu'au monastère. Lorsque Charles y parvint, il fut immédiatement frappé par l'aspect misérable de la Trappe d Akbès : de simples baraques en planches et en osier, recouvertes de toits en paille. Il y avait là une vingtaine de moines et quelques orphelins recueillis par eux, des jeunes Turcs de six à quinze ans.



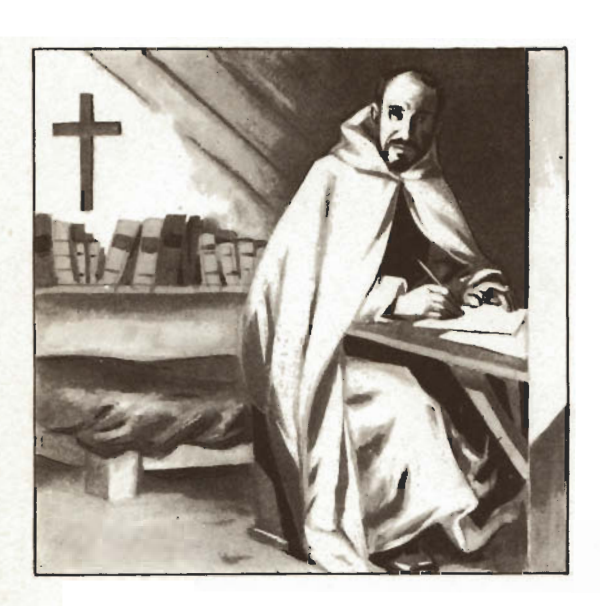
80 Au début de son séjour à Akbès, Charles se remit au travail de bûcheron, comme à Notre-Dame des Neiges. Mais bientôt il commença à souffrir d'une enflure des pieds qui se compliqua de crevasses, à tel point qu'il avait du mal à se tenir debout. Le Supérieur lui donna donc un travail plus facile en lui confiant la bibliothèque. Il fut également chargé de raccommoder le linge des orphelins.



81 Entre-temps, Charles connut l'épreuve de la maladie, mais il parvint à la surmonter. Puis le jour arriva où, ayant terminé ses deux années de noviciat, il prononça ses vœux simples et reçut la tonsure des moines : tête rasée ne gardant qu'une couronne de cheveux. Ensuite, par ordre de son supérieur, il commença à apprendre la théologie et les autres sciences préparatoires au sacerdoce.



82 Pourtant, à cette époque-là, Charles ne songeait pas à devenir prêtre, s'en jugeant trop indigne. Un autre souci le tracassait : bien que la Trappe d'Akbès fût beaucoup plus pauvre que celle de Notre-Dame des Neiges, cela ne suffisait encore pas à son désir de mortification. Depuis peu, le régime des trappistes venait d'être amélioré ; on tolérait maintenant l'assaisonnement des repas avec du beurre et de l'huile.



83 Parmi les ordres religieux déjà existants, la règle de la Trappe était cependant la plus dure de toutes. Charles ne voyait donc qu'une solution possible : fonder lui-même un nouvel ordre de moines dont l'austérité serait encore plus grande. Déjà il avait essayé d'en rédiger un projet de règle. Il l'avait soumis par lettre à l'abbé Huvelin, qui y fit opposition, prenant cela pour de l'orgueil.



84 « Vous n'êtes pas du tout fait pour conduire les autres, » écrivait-il à Charles. Néanmoins celui-ci songeait de plus en plus à quitter la Trappe. Après plusieurs échanges de lettres, l'abbé Huvelin finit par céder, en autorisant Charles à demander d'être relevé de ses vœux de trappiste. Il y avait déjà sept ans qu'il était entré dans cet ordre religieux, et son cas devait être soumis à Rome.



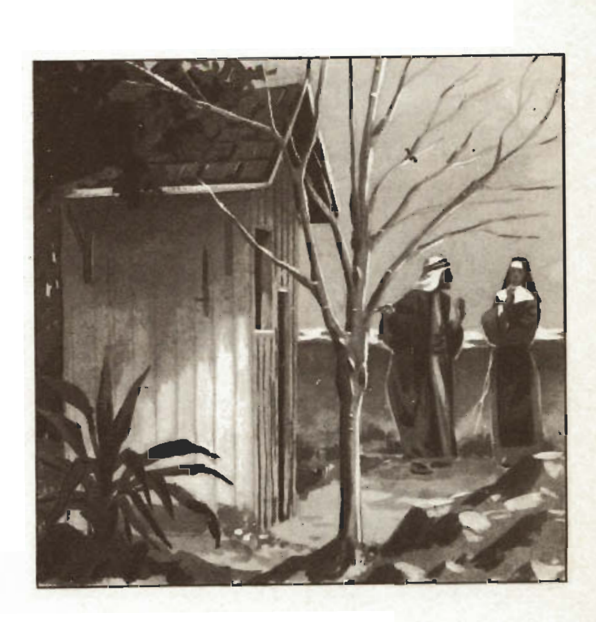
85 Il fut décidé que Charles partirait d'Akbès et passerait quelque temps dans une autre Trappe, celle de Staouëli, en Afrique du Nord. Puis, de là, il devrait aller à Rome pour continuer ses études théologiques, en attendant qu'on le déliât de son engagement. Charles n'avait donc qu'à obéir : il le fit très humblement et se trouva à Rome pour la rentrée scolaire de l'Université grégorienne, en octobre 1896.



86 Mais il n'acheva même pas son deuxième trimestre d'études. En janvier 1897, le Supérieur Général des trappistes, ayant lui-même examiné son cas, lui rendit la liberté de suivre désormais la vocation qu'il s'était découverte. Quant à l'abbé Huvelin, il hésitait encore à lui permettre de faire la fondation projetée. Il lui conseilla plutôt de retourner en Palestine, et d'aller y vivre seul, dans le voisinage d'un couvent.



87 Ce que Charles voulait, c'était mener une vie si humble et si cachée qu'elle pût ressembler un peu à celle du Christ de Nazareth. Partant de nouveau en Palestine, c'est donc à Nazareth même qu'il décida de se fixer. Vêtu comme un pauvre paysan arabe, il fit la route à pied depuis le port de débarquement. A Nazareth, il y avait un couvent de sœurs Clarisses, et Charles avait appris qu'elles avaient besoin d'un jardinier. Il s'y présenta donc.



88 Son étrange allure avait bien de quoi intriguer les religieuses. Néanmoins, la Mère Supérieure accepta de l'embaucher. Il ne demandait aucun salaire, et se déclarait prêt à accomplir tous les humbles travaux qui pourraient être utiles. Mais il refusa d'occuper la chambre prévue pour le jardinier. Contre le mur du couvent, il y avait une cabane en planches servant à ranger les outils de jardinage : comme logis, voilà ce qu'il lui fallait.





89 Et « Frère Charles » commença son travail. Comme jardinier, il était bien malhabile, n'ayant jamais fait ce métier. Mais il rendait aussi d'autres services : balayer la chapelle, aller à la poste chercher des lettres, ou s'acquitter d'autres besognes. Chaque matin, il servait la messe. Il passait également de longs moments à prier, dans le silence et le dénuement de sa cabane. Les sœurs en étaient très édifiées.

90 « Frère Charles » ne parlait jamais à personne, sauf pour faire plaisir à quelqu'un. Un jour, une jeune sœur était très découragée, car elle devait quitter Nazareth pour se rendre dans un autre couvent, au Mont-Thabor. Elle s'épouvantait du voyage. Charles la consola et la rassura. Pour la dérider un peu, il lui raconta même les aventures qu'il avait eues en explorant le Maroc. Et la religieuse reprit courage.



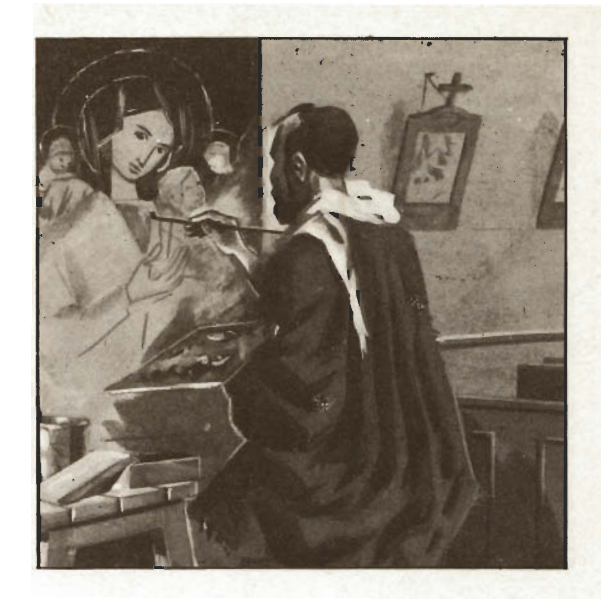


91 La Supérieure des Clarisses de Jérusalem avait entendu parler de l'étrange jardinier de Nazareth et désirait le voir. On trouva donc un prétexte quelconque (une lettre à porter) pour l'envoyer là-bas. Il s'y rendit à pied, en mendiant son pain le long de la route. Mère Elisabeth le reçut avec bonté : mis en confiance, Charles lui raconta toute sa vie, comment il s'était converti, et le séjour qu'il avait fait à la Trappe.

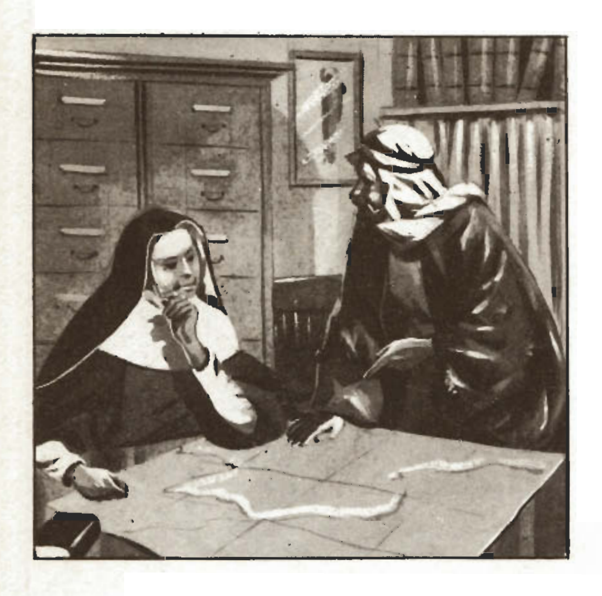
92 Il alla même jusqu'à parler de son projet de fonder un nouvel ordre religieux. Mère Elisabeth l'écouta jusqu'au bout et, au lieu de le décourager, elle lui fit comprendre qu'elle voyait favorablement la chose. Charles passa quatre jours à Jérusalem puis retourna à Nazareth. Mais quelques mois plus tard, Mère Elisabeth lui demanda de revenir et de s'installer près de son couvent.



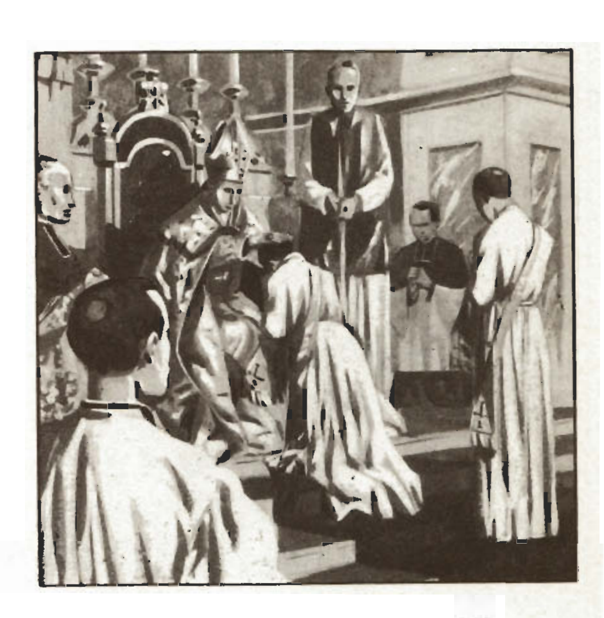
93 C'est qu'entre-temps elle avait longuement réfléchi et prié : elle était désormais décidée à aider Charles dans son projet de fondation. Tout près du monastère, elle offrait un terrain, où Charles pourrait faire sa première construction. Mais qu'est-ce que l'abbé Huvelin allait penser de cela ? Foucauld lui écrivit. Or, la réponse arriva, favorable enfin, et Charles se préoccupa dès lors de trouver le premier compagnon qui accepterait sa règle.



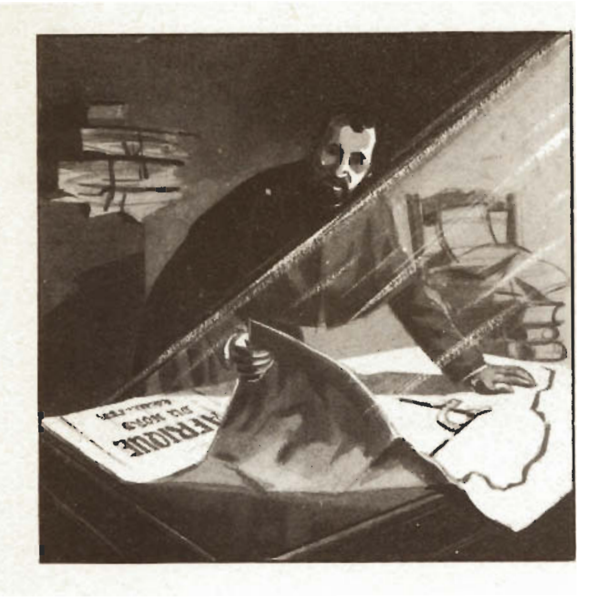
94 Il espérait le recruter parmi les novices de la Trappe d'Akbès, où il était quelques années auparavant. Il fit donc le voyage jusqu'en Syrie pour aller le chercher. Mais hélas ! sans succès : personne ne voulut le suivre, car la règle qu'il proposait était trop dure. Alors il reprit sa vie solitaire, continuant à prier, et s'occupant aussi à faire de la peinture sur les murs de la chapelle des Sœurs.



95 A quelque temps de là, il fut question d'un terrain à vendre, qui comprenait toute la colline sur laquelle jadis Jésus avait prononcé les « béatitudes ». Ce terrain appartenait aux Turcs, qui ne sont pas chrétiens. Aidé par Mère Elisabeth, Charles voulut s'occuper de négocier cette affaire, avec l'idée d'offrir l'emplacement aux Pères Franciscains pour la construction d'un sanctuaire.



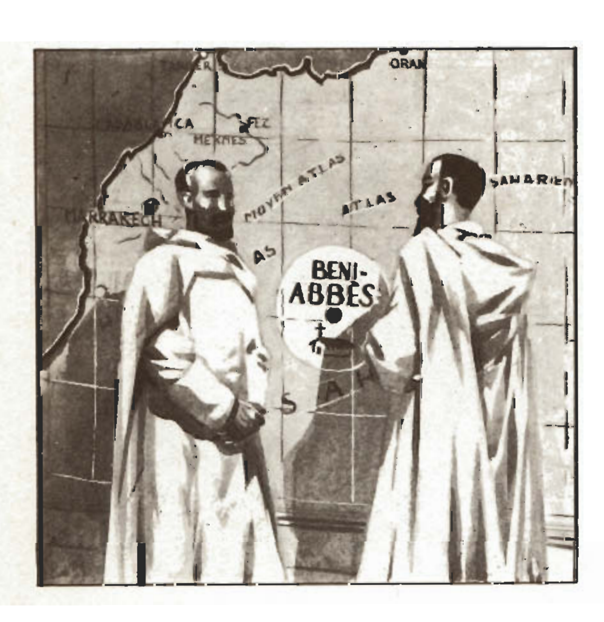
96 Mais le projet échoua. Néanmoins, Mère Elisabeth continuait à penser que Dieu appelait Charles à faire de grandes choses. Elle était même persuadée qu'un homme comme lui devrait devenir prêtre, et elle l'encourageait à envisager le sacerdoce. Finalement il s'y décida, d'accord avec l'abbé Huvelin. Rentré en France, il se retira à Notre-Dame des Neiges à partir de septembre 1900, et fut ordonné prêtre le 9 juin 1901.



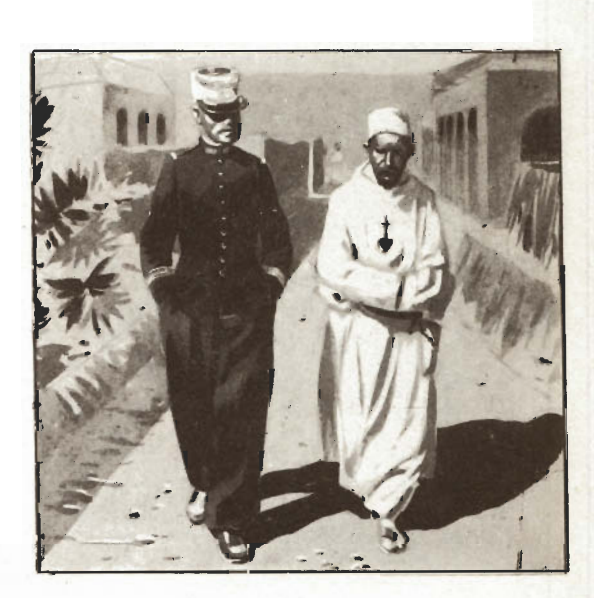
97 C'est de l'évêque de Viviers que Charles avait reçu le sacerdoce : normalement, il aurait donc dû être chargé d'un ministère dans le diocèse. Mais de nouveau il se sentait attiré par l'Afrique, pour y bâtir le premier monastère de l'ordre qu'il voulait fonder. Il rêvait de pouvoir l'installer le plus près possible du Maroc, qu'il avait exploré jadis. Le 9 septembre 1901, il s'embarqua donc pour Alger, en vue des démarches à faire.



98 En effet, il était nécessaire qu'il eût l'accord du Gouverneur Général de l'Algérie, celui des Pères Blancs, responsables de l'évangélisation en Afrique du Nord, et enfin celui de Mgr Guérin, préfet apostolique du Sahara. Ce dernier, prévenu d'avance, eut la gentillesse de venir attendre le voyageur à son débarquement. Il était accompagné du prieur de la Trappe de Staouëli, le Père Henri, que Charles connaissait déjà.



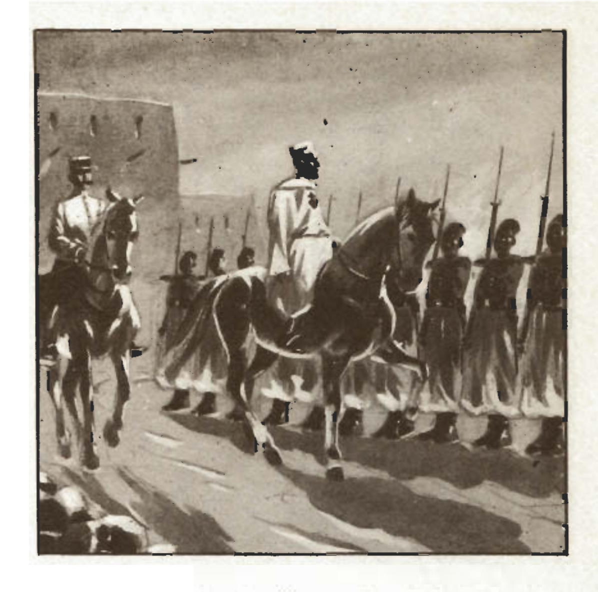
99 Cela s'annonçait donc bien. Mgr Guérin emmena Charles à Maison-Carrée, résidence des Pères Blancs, dans la banlieue d'Alger, et ensemble ils commencèrent à discuter du projet. Mgr Guérin s'y montrait favorable : il proposa que Charles allât s'installer à Beni-Abbès, une oasis en plein Sahara, où il pourrait remplir en même temps la fonction d'aumônier d'un poste militaire établi là-bas. C'était une heureuse solution.



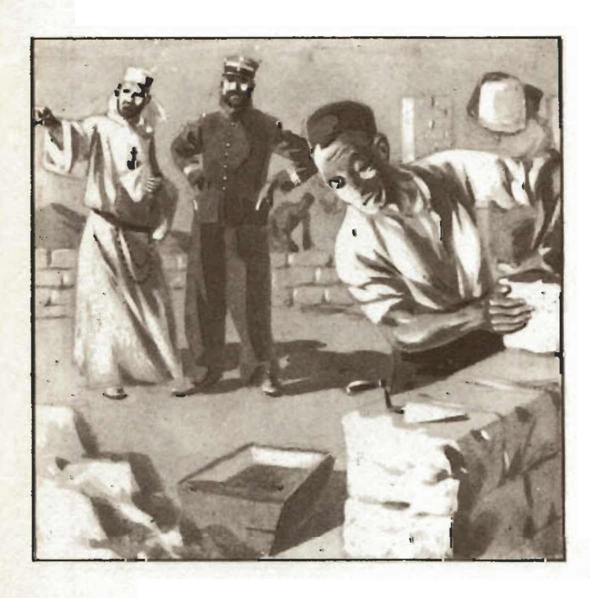
100 Restait à s'entendre avec les autorités civiles et militaires. Mais la Providence allait faciliter les choses : le personnage influent dont cela pouvait dépendre était un certain commandant Lacroix que Foucauld avait eu comme camarade autrefois à Saint-Cyr. Les deux amis, s'étant donné rendez-vous à la Trappe de Staouëli, éprouvèrent une grande joie à se retrouver. Et Lacroix arrangea rapidement les affaires.



101 La veille du départ pour Beni-Abbès, le commandant invita Charles à venir dîner chez lui. La maîtresse de maison était un peu embarrassée au sujet du menu qu'elle devait offrir à l'austère convive. Mais celui-ci mangea bien simplement ce qui était servi. Par contre, il refusa le lit confortable qu'on lui avait préparé pour la nuit, et il demanda la permission de s'étendre sur le tapis du salon.



102 Le jour suivant, Foucauld prit le train jusqu'à Aïn-Sefra. Il pensait ensuite continuer à pied jusqu'à Beni-Abbès. Mais Lacroix avait alerté les postes militaires, avec ordre de mettre un cheval et une escorte à la disposition du voyageur sur tout le parcours. Celui-ci fut bien obligé d'accepter. En arrivant au poste de Taghit, nouvelle surprise : le capitaine de Susbielle, chef de poste, vint à sa rencontre et lui fit présenter les armes par les soldats.



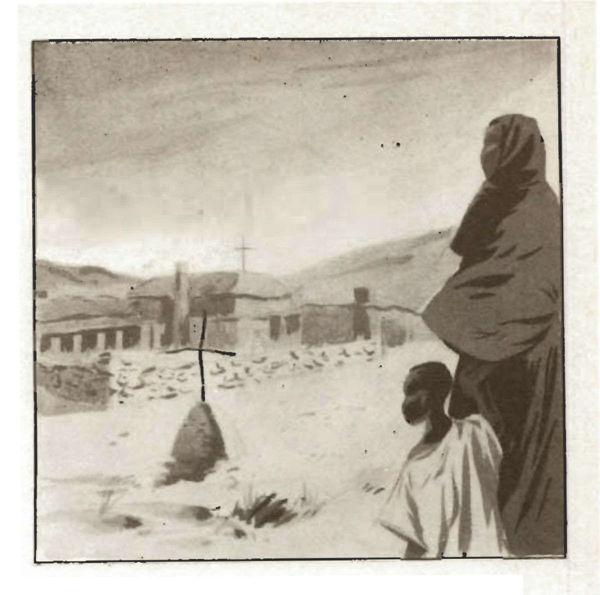
103 Parvenu à Beni-Abbès, le Père Charles se préoccupa, dès la première heure du lendemain, de repérer l'endroit où il établirait sa construction, à environ 600 mètres du poste militaire. Puis il se mit à l'œuvre. Le capitaine Regnault, chef du poste, lui donna une équipe de tirailleurs pour l'aider à creuser les fondations, apporter des pierres, cuire des briques. Et bientôt les murs commencèrent à s'élever.



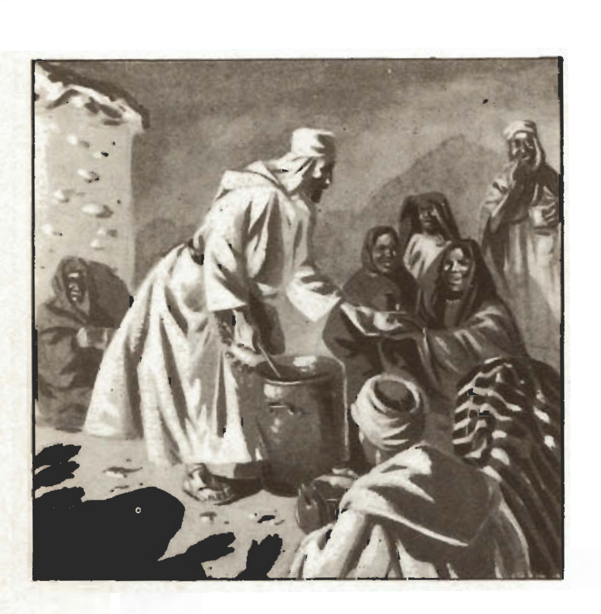
104 Bien sûr, il s'agissait d'une construction très simple. Avant tout, la chapelle, avec un toit composé de poutres qui supportaient des branches de palmier. Ensuite, le Père Charles combina le mobilier. Il avait apporté avec lui un autel portatif, facile à installer et surmonté d'un crucifix. Pour fabriquer le reste, il trouva sur place de vieilles planches et fut aidé par un menuisier recruté parmi les tirailleurs : le brave Surleau.



105 Bien mieux encore : il découvrit un artiste-peintre, en la personne d'un officier du poste, à qui il demanda de peindre sur calicot huit portraits de saints pour mettre contre les murs. Mais Charles se réserva de faire lui-même une image du Sacré-Cœur, qu'il disposa au-dessus de l'autel. Ensuite, il lui fallut songer à compléter le bâtiment par plusieurs chambres ou cellules, pour lui-même et pour ceux qu'il espérait voir venir.



106 Car il gardait toujours l'espoir de recruter des compagnons qui accepteraient de partager sa règle de vie. Mais en attendant, il se résignait à être le seul habitant de l'ermitage. Toutefois sa solitude ne risquait pas d'être complète : bien vite sa présence avait attiré tous les pauvres gens du voisinage, infirmes ou mendiants, qui étaient sûrs de trouver auprès de lui le meilleur accueil.



107 C'est ainsi que chaque jour, l'ermite partageait avec les miséreux la frugale nourriture dont il faisait son propre menu : bouillie de dattes et galette d'orge. Chaque semaine aussi, il distribuait de la farine ou du riz qu'il avait pu mettre de côté pour eux. Cela n'avait pas tardé à se savoir dans tous les environs, et les affamés arrivaient de plus en plus nombreux pour en profiter.



108 Le Père de Foucauld n'oubliait pas non plus qu'il était venu ici comme aumônier des tirailleurs. Ceux-ci avaient pour lui une grande vénération. Le capitaine Regnault aurait voulu mettre à sa disposition un soldat qui lui servît d'ordonnance, pour laver son linge, faire son ménage, etc. Mais Charles n'accepta pas, et il se réserva de faire lui-même tous ces humbles travaux.





109 Le capitaine Regnault aimait venir à l'ermitage pour tenir de longues conversations avec l'ancien officier qui avait exploré le Maroc. A ses yeux, Foucauld gardait tout son prestige, malgré l'étrange genre de vie qu'il s'était imposé désormais. Car sous la rude étoffe de sa robe blanche continuait à battre le cœur du hussard de jadis, pour tout ce qui concernait la mission de la France en Afrique.

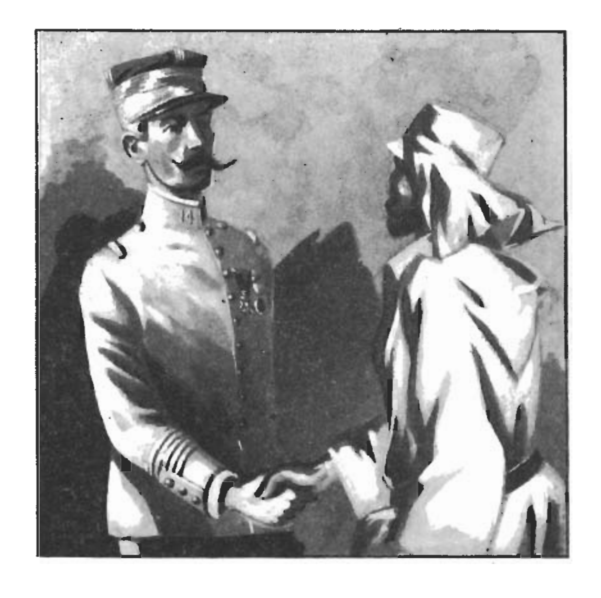
110 Un des buts que le Père s'était fixés en venant à Beni-Abbès était « d'empêcher que nos soldats meurent sans sacrement, en des lieux où la fièvre les tue en grand nombre et là où il n'y a aucun prêtre ».
Aussi lorsqu'il apprit par un ami qu'un combat se produisait à Taghi, il sollicita très vite des autorités locales l'autorisation de partir. Puis, sautant à cheval, il se dirigea en grande hâte vers l'ambulance où l'attendaient les blessés.

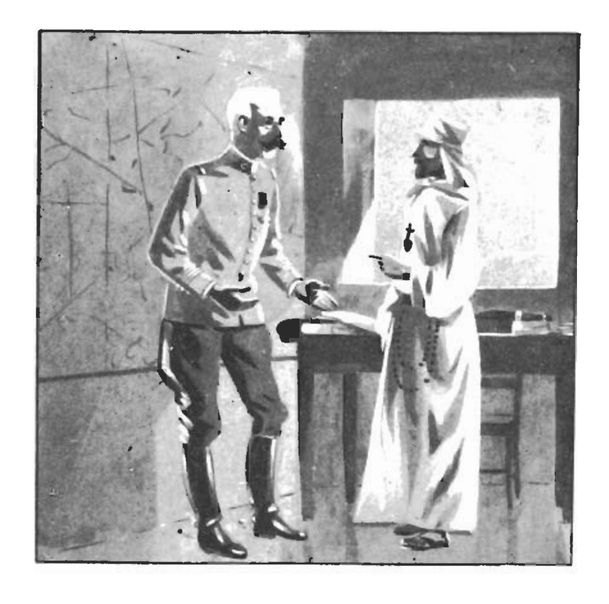




111 Quand par hasard il acceptait de prendre un repas à la « popote » des officiers, sa simplicité et sa bonne humeur mettaient tout le monde à l'aise. Il n'était pas le dernier à raconter de bonnes histoires et ne se scandalisait pas des plaisanteries parfois un peu fortes des autres convives. Néanmoins sa présence s'y fit de plus en plus rare, car il préférait garder le régime austère de son ermitage.

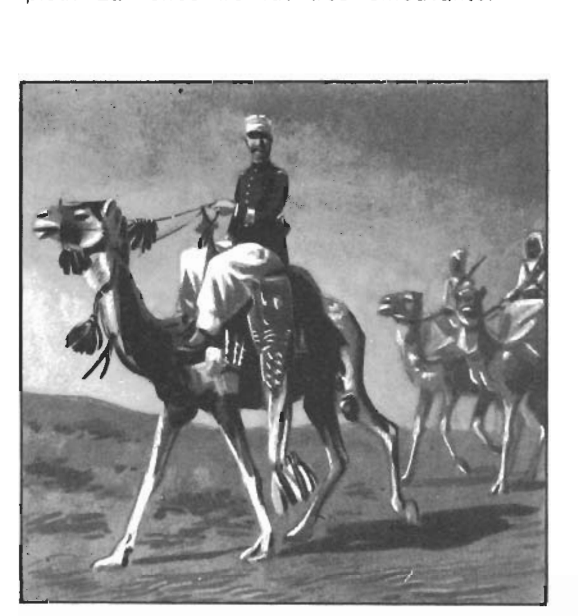
112 Un jour, le Père Charles eut une grande joie. Depuis plusieurs mois il désirait une petite cloche pour sa chapelle : elle arriva enfin, et immédiatement elle fut installée. Désormais, chaque matin on l'entendit sonner, annonçant la messe. C'était comme le signal d'une présence au milieu du désert, celle du Christ s'immolant au Saint Sacrifice pour tant de pauvres gens qui continuaient à l'ignorer.





113 Entre-temps, un jeune officier venait d'être nommé commandant de la subdivision d'Aïn-Sefra : le colonel Hubert Lyautey, qui plus tard deviendrait le célèbre maréchal. Foucauld l'avait connu jadis, au temps où il était lui-même officier. Désirant le revoir pour lui parler de ses projets, Charles se mit en chemin et arriva à Aïn-Sefra après dix jours de route à pied. La rencontre fut très émouvante.

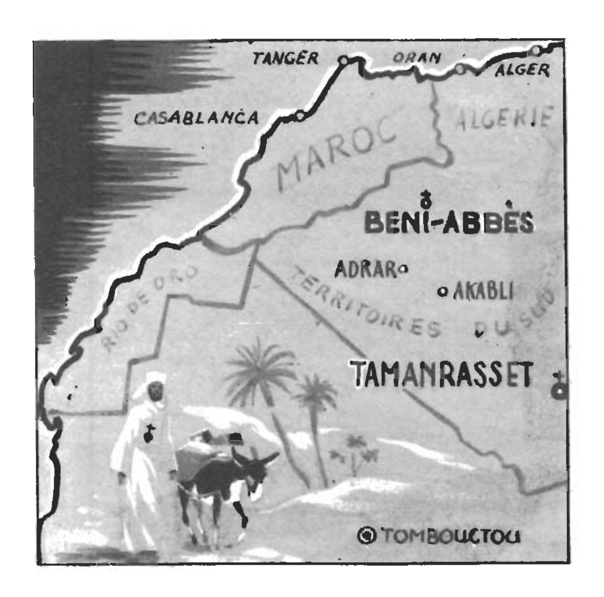
114 Au cours de leur entrevue, la conversation roula surtout sur le Maroc. Foucauld gardait espoir de pouvoir un jour s'établir au-delà de la frontière marocaine pour y porter la présence du Christ. Quant à Lyautey, il cherchait le moyen de faire rayonner le prestige de la France dans ce pays farouchement hostile jusqu'alors. Mais le temps ne semblait pas être encore venu où l'un et l'autre pourraient réaliser ce qu'ils espéraient.





115 A la même époque, un autre officier commençait à être célèbre en Afrique, le commandant Laperrine. Il avait fondé les compagnies sahariennes de méharistes, cavaliers montés sur chameaux, qui parcouraient sans cesse le désert pour lutter contre les pillards. Or, une fois de plus, Foucauld devait retrouver en Laperrine une ancienne connaissance qu'il aurait plaisir à revoir.

116 Mais cette fois-ci, ce fut Laperrine qui vint à lui. Au cours d'une randonnée dans le désert, il passa à Beni-Abbès pour prendre contact avec son camarade d'autrefois devenu ermite. Cette visite avait d'ailleurs un but très précis : Laperrine cherchait à gagner la confiance du chef des Touareg, qui régnait en maître dans le Hoggar. Or, pour cela, il avait pensé recourir à Foucauld.



117 Il s'agissait ni plus ni moins d'une expédition à entreprendre, en descendant vers le sud, et Foucauld sentit immédiatement se réveiller son âme d'explorateur. Avant de songer à s'installer là-bas, il estimait nécessaire d'aller d'abord repérer le pays, ce qui d'ailleurs lui donnerait l'occasion de refaire un peu d'entraînement à la vie nomade. Ayant chargé ses bagages sur une ânesse et son ânon, ils partit donc un beau matin.



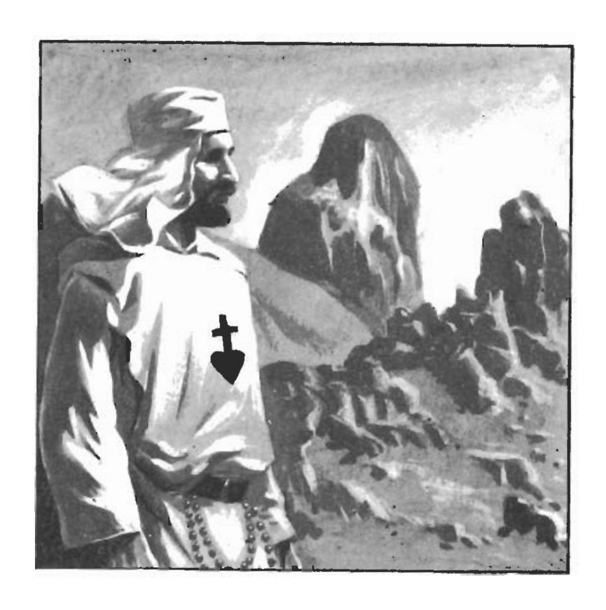
118 Un noir, nommé Paul, l'accompagnait. Ensemble, ils rejoignirent une colonne militaire qui se rendait à Adrar, en plein sud, et ils continuèrent leur marche en se mettant à sa suite. Aux étapes, le Père Charles restait un peu à l'écart, pour ne pas gêner les soldats. Les gens du pays, attirés par le passage de la colonne, regardaient avec curiosité cet étrange voyageur qui paraissait tout disposé à prendre contact avec eux.

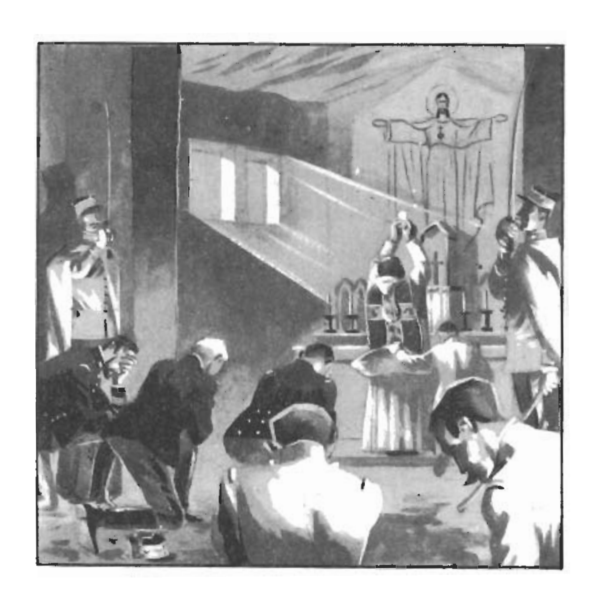


119 Arrivé à Adrar, Foucauld retrouva Laperrine. Puis de là, il se joignit à une autre colonne militaire pour aller jusqu'à Akabli où, trois semaines après, Laperrine vint le reprendre pour l'emmener avec lui, car il projetait de pousser une incursion jusqu'à Tombouctou. Entre-temps, le Père Charles s'était mis à étudier la langue des Touareg, estimant que ce serait indispensable pour ses futurs contacts avec la population.



120 En route vers Tombouctou, Laperrine et Foucauld rencontrèrent une autre colonne, commandée par le capitaine Théveniaut, qui était responsable du secteur. Celui-ci, apprenant le projet de Laperrine, ne fut pas d'accord pour lui laisser continuer son raid. Il y eut entre les deux officiers une violente discussion, à laquelle Foucauld évita de se mêler. Théveniaut se montra intraitable, et Laperrine dut céder.





121 Il fallut donc rebrousser chemin. Néanmoins le Père Charles n'était pas pressé de rentrer à Beni-Abbès. Il voulait profiter de son passage dans le pays pour se perfectionner dans la langue. Il se rendit alors dans les montagnes du Hoggar, où il campa pendant trois mois. Il commença même à traduire l'Evangile dans le langage local et à étudier les coutumes des habitants.

122 Car il espérait bien revenir un jour au Hoggar pour y rester plus longtemps. Après cette première prise de contact, il retourna à Beni-Abbès et y retrouva son ermitage. C'est à cette époque que Lyautey, venant un jour lui rendre visite, assista à la Messe avec ses officiers, dans l'humble chapelle. « Ce fut, a-t-il avoué ensuite, l'une des plus grandes impressions de ma vie. »



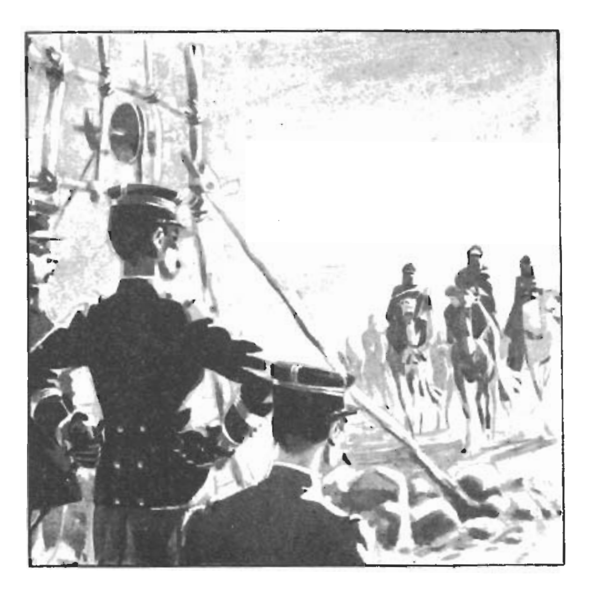
123 De son côté, Laperrine ne manquait pas de relancer Foucauld pour le décider à retourner au Hoggar. Justement, une mission d'études devait se rendre au Sahara afin d'installer une ligne télégraphique. Elle avait été confiée au capitaine Dinaux. De nouveau accompagné de son fidèle Paul, le Père Charles se remit donc en route pour rejoindre la colonne, et la rencontre eut lieu au puits de Touat.



124 Parmi les principaux responsables de l'expédition, il y avait un Inspecteur général des postes, fonctionnaire assez hautain, peu habitué à fréquenter les gens d'Eglise. La présence d'un prêtre, en la personne du Père de Foucauld, le gênait visiblement.

— Dois-je vous appeler « monsieur » ou « mon Père » ? lui demanda-t-il un jour. Et Foucauld humblement de répondre :

— Appelez-moi « Frère Charles », tout simplement.



125 Alors que Dinaux et sa colonne campaient au puits d'In Ouzel, une surprise leur était réservée : le grand chef des Touareg, Moussa ag Amastane, allait passer par là avec toute sa suite. C'était précisément de ce personnage que Laperrine souhaitait voir approcher Foucauld. A vrai dire, Laperrine avait été pour quelque chose dans cette rencontre d'In Ouzel, ayant suggéré au chef des Touareg de s'y rendre.



126 Moussa ag Amastane avait le titre d'amenokal, et sa puissance dominait tout le Hoggar. Son passage à In Ouzel était donc un événement. Le capitaine Dinaux lui fit rendre les honneurs par ses soldats. Puis on dressa la tente du chef et le thé fut servi, pour faciliter l'entretien qui devait prendre l'allure d'une conversation diplomatique. Moussa ag Amastane semblait bien disposé.



127 On lui fit ensuite voir de près les appareils destinés à l'installation télégraphique, que le chef des Touareg admira beaucoup. Auparavant, le Père Charles avait pu prendre un contact personnel avec lui. De caractère plutôt réservé et méfiant, l'amenokal donna néanmoins son accord pour que l'ermite pût s'installer sur son territoire, au village de Tamanrasset, en plein plateau du Hoggar.



128 Il ne restait donc plus qu'à mettre le projet à exécution. Le capitaine Dinaux accompagna le Père Charles jusqu'à Tamanrasset, puis ce fut la séparation. Dinaux était un peu inquiet d'abandonner l'intrépide ermite dans ce pays où il serait uniquement entouré d'étrangers. Mais Foucauld savait ce qu'il était venu y faire, et sa résolution était bien affermie.



129 Le brave noir, Paul, était pourtant resté avec lui. Le Père Charles le considérait comme son « sacristain ». De fait, en arrivant à Tamanrasset, son premier souci avait été de construire la chapelle de son nouvel ermitage. D'ailleurs, avant de partir, le capitaine Dinaux l'avait fait aider par ses hommes. Il y célébra une première messe le 7 septembre 1905 et y installa le Saint-Sacrement.



130 Sans attendre davantage, le Père Charles s'efforça de prendre contact avec les habitants d'alentour. Les Touareg sont des nomades qui vivent sous des tentes, toujours prêts à se déplacer pour aller s'installer plus loin. Ceux qui campaient alors à Tamanrasset éprouvèrent tout d'abord une certaine méfiance à l'égard de cet étranger, « marabout » d'une religion qui n'était pas la leur.



131 Mais bien vite la glace fut rompue, et l'on vit se renouveler ce qui s'était déjà passé à Beni-Abbès : l'incessant défilé des pauvres gens attirés par la charité de l'ermite. La distribution de nourriture recommença, et les affamés étaient nombreux. De plus, le Père Charles avait apporté dans ses bagages tout un assortiment de pharmacie, de quoi soigner les plaies et combattre la fièvre.



132 Mais déjà il avait en tête un vaste programme à réaliser, au bénéfice de ses nouveaux clients. Ce n'était pas tout de s'occuper de leurs corps, il songeait aussi à faire l'éducation de ces pauvres arriérés, à leur apprendre à vivre d'une façon plus humaine, à leur apporter ce qu'il peut y avoir de bon dans la civilisation. Moussa ag Amastane, mis au courant, vint lui-même à Tamanrasset pour en discuter.



133 Car l'idée était loin de lui déplaire, et il faisait confiance au Père Charles. Il se décida même à s'installer sur place afin de voir de plus près comment l'ermite allait s'en tirer. Celui-ci pensa qu'il pourrait commencer par apprendre aux nomades à cultiver la terre, à faire eux-mêmes pousser l'orge au lieu d'aller la piller chez les autres.



134 « ...Je me félicite beaucoup, écrivait-il à sa cousine, Mme de Bondy, de m'être installé dans ce pays et en ce point du pays ; il y a très peu d'habitants fixes, une vingtaine de pauvres huttes disséminées sur un espace de trois kilomètres, mais il y a beaucoup de nomades aux environs, c'est le cœur de la plus forte tribu nomade du pays.
Les nomades et les quelques sédentaires ont déjà pris l'habitude de venir me demander des aiguilles, des remèdes et les pauvres de temps en temps un peu de blé. »

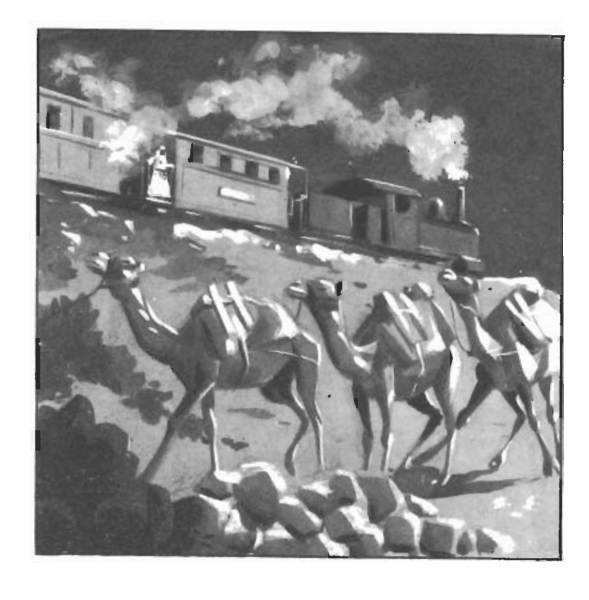


135 Mais Foucauld désirait pousser encore plus loin sa tâche de civilisateur : aux faibles moyens dont il disposait jusqu'alors, il aurait voulu voir s'ajouter une aide venant officiellement de la France elle-même : envoi de médicaments et de diverses denrées utiles. Pourquoi pas aussi de personnel, infirmiers ou médecins, par exemple ? Or son appel finit par être entendu : deux médecins militaires arrivèrent un jour à Tamanrasset.



136 C'est Laperrine qui les avait fait envoyer, pour vacciner les gens du secteur. Ce n'était que le commencement : d'autres viendraient par la suite. Le Père Charles eut donc ainsi l'occasion de retrouver des compatriotes. Plusieurs d'entre eux étaient protestants, mais cela n'empêchait pas les bonnes relations. Tel fut le cas du jeune médecin Robert Hérisson, à qui Foucauld prêta une bible, en l'encourageant à la lire chaque jour.





137 En septembre 1906, le Père Charles résolut de quitter momentanément Tamanrasset pour remonter vers le nord. Il n'oubliait pas en effet sa responsabilité auprès des soldats français qu'il avait laissés là-bas. Passant par In-Salah, il revint donc jusqu'à Beni-Abbès. Le chaleureux accueil qu'il y reçut de la part des officiers et des tirailleurs lui prouva que son souvenir avait été fidèlement gardé.

138 Profitant de ce qu'il était en route, il remonta encore plus haut, jusqu'à Colomb-Béchar, d'où il prit le train pour Alger. Il désirait en effet revoir le préfet apostolique, Mgr Guérin, chez les Pères Blancs de Maison-Carrée, pour lui rendre compte de sa mission. Celui-ci le reçut avec joie et continua à l'encourager, étant d'accord qu'il répartît son temps entre Beni-Abbès et Tamanrasset.





139 Mais une surprise était réservée au Père Charles : les Pères Blancs de Maison-Carrée avaient trouvé quelqu'un qui désirait accompagner l'ermite et partager sa règle de vie. Il s'agissait d'un ancien zouave, vieil habitué de l'Afrique, répondant au nom de Frère Michel. Depuis le temps que Foucauld attendait son premier disciple, ce n'était pas trop tôt ! Le départ ensemble fut donc décidé au plus vite.

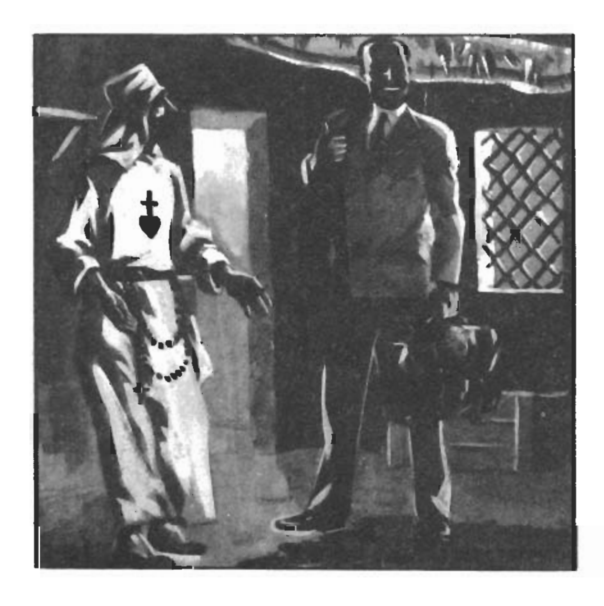
140 Hélas ! ce n'était encore qu'une fausse joie. Au début du voyage, tout alla bien : Frère Michel était en forme. Mais la fatigue s'accumulant, à grand renfort de journées de marche sans prendre d'autre nourriture qu'une faible ration de riz, le pauvre homme arriva à In-Salah complètement exténué, incapable d'aller plus loin. Et le Père Charles dut continuer tout seul.



141 Revenu à Tamanrasset pour continuer à vivre au milieu des Touareg, il entreprit d'approfondir la connaissance qu'il avait de ce peuple, dont désormais il parlait bien la langue. Bavardant avec les gens, il recueillait soigneusement les dictons et les proverbes employés par eux au cours de la conversation. Il commença aussi à travailler à la rédaction d'un dictionnaire français-touareg, qu'il espérait faire imprimer.



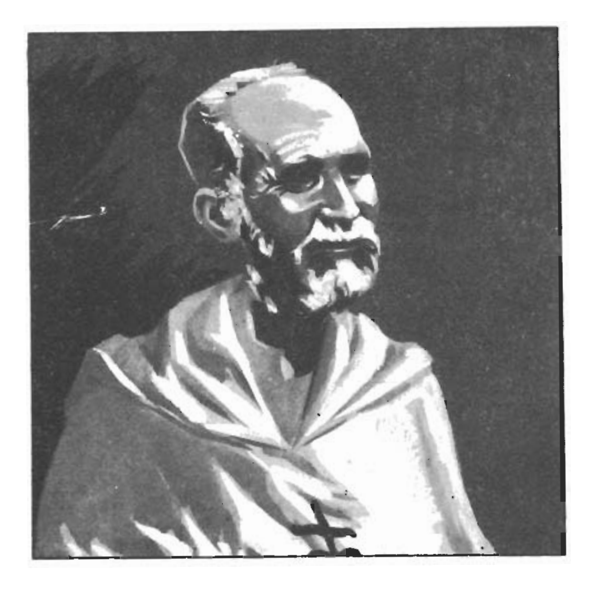
142 Bien plus, il pensa qu'il serait intéressant de rechercher les origines des Touareg. Etaient-ils venus de Haute-Egypte plutôt que d'Arabie? Les nombreux tombeaux qu'on pouvait retrouver à travers le Hoggar permettraient peut-être de révéler ce secret, par l'étude des squelettes, en les comparant à d'autres. C'était vraiment un travail d'archéologue : le Père Charles avait déjà eu l'occasion de faire des fouilles dans la région, en accord avec Laperrine.



143 Mais pour mener à bien ces recherches, il avait besoin d'être aidé par quelqu'un de compétent : il songea à l'un de ses anciens camarades, nommé Motylinski, qui était alors professeur d'arabe à Constantine et très versé dans les questions d'archéologie. Il lui fit donc la proposition, qui fut acceptée : Motylinski vint s'installer à Tamanrasset, et le Père Charles le logea dans la chambre de son ermitage, dont le savant accepta l'inconfort.



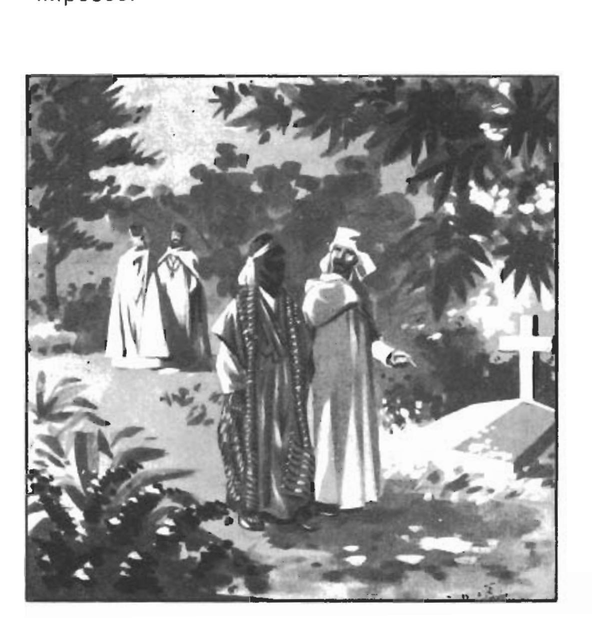
144 Et ensemble ils commencèrent des tournées à travers le Hoggar pour fouiller les tombeaux, étudiant les ossements trouvés, relevant les inscriptions, prenant des photographies. Malheureusement le rude climat fut fatal à Motylinski : terrassé par la fièvre, il dut rentrer à Constantine, où il mourut quelques mois après. En souvenir de ce savant, un fort nouvellement construit dans les environs de Tamanrasset reçut le nom de « fort Motylinski ».





145 Quant à Foucauld, sa santé commençait à donner, elle aussi, des signes de faiblesse. Il se plaignait de sa vue qui baissait, mais se refusait cependant à porter des lunettes. Sa tête souvent lui faisait mal, particulièrement au réveil. Et puis surtout, il avait dépassé la cinquantaine, et une vieillesse prématurée creusait déjà des rides sur son austère visage, comme pour y marquer la dure vie qu'il s'était imposée.

146 Depuis qu'il était au Hoggar, Charles de Foucauld avait eu la possibilité de revenir deux fois en France. En 1913, il résolut d'y faire un nouveau voyage, et d'emmener avec lui un jeune homme de vingt-deux ans, nommé Ouksem, descendant d'une noble famille de la région. C'était un garçon intelligent, certainement destiné à jouer plus tard un rôle important auprès de ses frères de race.





147 Le Père Charles estimait donc qu'un contact avec la France pourrait avantageusement ouvrir l'esprit d'Ouksem. Ils se mirent en route ensemble, remontant par In-Salah et Ghardaïa. Dans cette dernière ville, l'ermite alla se recueillir sur la tombe de Monseigneur Guérin, qui venait de mourir, après une vie missionnaire bien remplie. Il avait été pour Charles de Foucauld un protecteur à toute épreuve.

148 Au cours de son séjour en France, Ouksem ne manqua pas de s'extasier sur tout ce qu'il put voir. A Toulon, il visita un vaisseau de guerre. A Paris, il admira toutes les beautés de la capitale. Le Père de Foucauld fit avec lui la tournée de visites à ses parents et amis, qu'il était heureux de revoir. Evidemment, la présence d'Ouksem pouvait paraître assez étrange dans ce genre de société. Mais il attirait vite la sympathie.

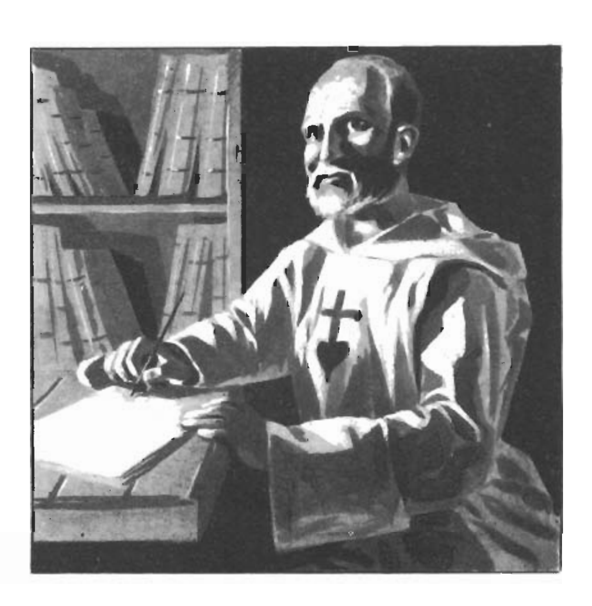




149 A Lyon, le Père Charles retrouva son ami Laperrine, revenu momentanément d'Afrique, avec l'espoir d'y retourner. Le général invita Ouksem à voir manœuvrer sa brigade de cavalerie, ce qui l'émerveilla beaucoup. Il lui apprit aussi à se servir d'une carabine. Puis il accompagna les deux voyageurs pour une tournée en Suisse : ils visitèrent Montreux, Lucerne, Bâle, et revinrent en France en passant par les Vosges.

150 Mais il fallut bientôt songer à rejoindre Marseille pour le rembarquement. La veille du départ, le Père Charles célébra la messe au maître-autel de la basilique Notre-Dame de la Garde, en présence de quelques amis. Le même jour, on fit visiter à Ouksem la foire de Marseille, et il s'amusa comme un enfant en voyant les manèges : on lui offrit même un tour de toboggan, chose qui, évidemment, ne lui était encore jamais arrivée de sa vie.





151 De retour au Hoggar, le Père Charles se fixa de nouveau à Tamanrasset. Mais entre-temps il avait installé un autre ermitage au sommet d'une montagne, l'Azekrem, point culminant de la région. Il aimait s'y retirer pour retrouver une plus grande solitude. Face à l'immense horizon, il continuait à étudier et à prier. Mais cela ne l'empêchait pas d'y recevoir malgré tout des visites.

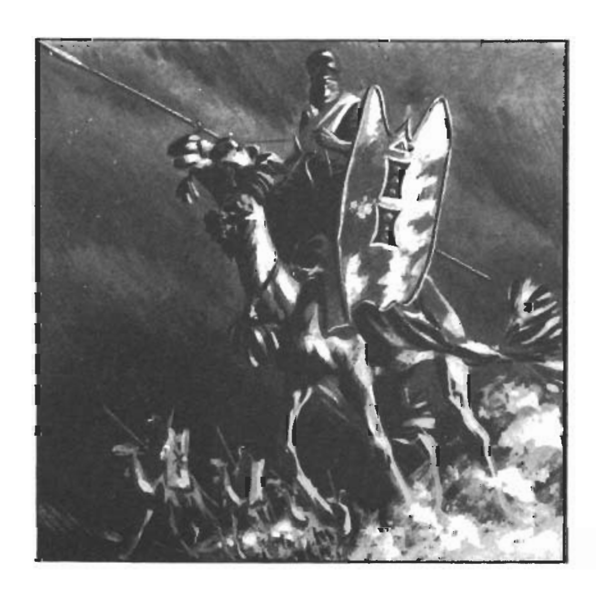
152 Ce fut vers cette époque que, préoccupé par l'idée de sa mort, il mit définitivement au point la rédaction de son testament. Entre autres choses, il précisait : « Je veux être enterré au lieu où je mourrai, enterrement très simple, sans cercueil; tombe très simple, sans monument, surmontée d'une croix de bois... » Avait-il le pressentiment de ce qui allait bientôt arriver?





153 Au mois d'août 1914 éclata la guerre entre la France et l'Allemagne. C'est dans son ermitage de Tamanrasset que le Père Charles l'apprit, avec quelques semaines de retard. L'officier commandant le fort Motylinski lui avait envoyé un messager pour lui en faire part et l'engager en même temps à venir le rejoindre, afin d'être plus en sûreté contre des troubles possibles.

154 Car il était à prévoir que certains agitateurs du désert pourraient profiter de la situation pour se livrer au pillage. Malgré cela, le Père Charles refusa la proposition, ne voulant pas abandonner les paisibles braves gens au milieu desquels il vivait. Toutefois une autre préoccupation hantait son esprit : alors que tous les Français étaient mobilisés pour défendre la patrie attaquée, n'était-ce pas son devoir de servir, lui aussi, sur le front?





155 A ce sujet, il écrivit à son ami Laperrine. Celui-ci lui répondit en affirmant qu'il devait rester où il était, ayant un rôle à y jouer, non seulement comme prêtre mais aussi comme Français. De fait, l'agitation prévue commençait à se manifester : déjà des dissidents senoussistes s'étaient organisés pour attaquer les postes militaires français du désert, et la population indigène n'était pas moins menacée de leurs violences.

156 Tamanrasset ne tarda pas à voir passer les pillards. A chaque alerte, le Père Charles s'efforça de mettre à l'abri ses pauvres gens, en les évacuant vers le fort Motylinski. Mais c'était une solution insuffisante. Il pensa alors qu'il serait préférable de construire un fortin sur place, où la population pourrait se réfugier. Les autorités militaires furent d'accord, et le fort Motylinski envoya des soldats pour exécuter hâtivement la construction.



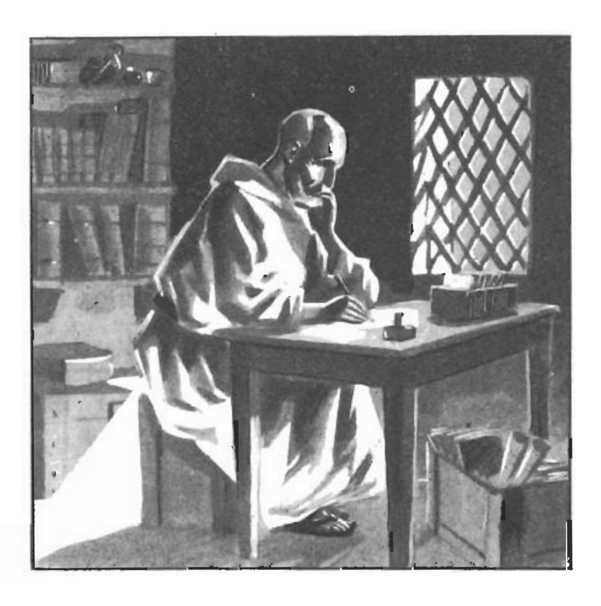


157 C'est le Père Charles lui-même qui en avait fait le plan : elle consistait en une haute muraille crénelée formant une enceinte d'une vingtaine de mètres de côté et clôturant une surface suffisante pour contenir tous les habitants d'alentour, en cas d'attaque des pillards.

L'ermite vint s'y installer à demeure, abandonnant à regret la masure qui jusqu'alors lui servait de logis. Désormais il devenait donc le protecteur officiel des malheureux sans défense.

158 C'était une grave responsabilité qui pouvait lui coûter cher, en attirant sur sa propre personne la malfaisance des pillards. Ceux-ci, en effet, n'allaient-ils pas chercher à se débarrasser de lui ? Foucauld ne l'ignorait pas. Peut-être savait-il aussi que, parmi les gens mêmes de Tamanrasset, il avait toute raison de se méfier d'un certain Madani, individu très louche, qui déjà avait donné des preuves de sa malhonnêteté et de sa fourberie.





159 Une autre circonstance augmentait le danger : l'officier commandant le fort Motylinski avait absolument tenu à ce que les gens de Tamanrasset eussent quelques armes à leur disposition, pour se défendre en cas d'attaque du fortin. Il avait donc fait envoyer une quinzaine de fusils et quelques boîtes de cartouches. Si les pillards apprenaient cela, ne serait-ce pas une raison de plus de supprimer Foucauld ?

160 D'un jour à l'autre, le Père Charles s'attendait donc à un mauvais coup dirigé contre lui. Il gardait pourtant sa sérénité et s'abandonnait complètement à la volonté de Dieu. Lorsque tout était calme aux environs, il restait seul au fortin, occupant son temps à prier ou à écrire des lettres. Depuis le début de la guerre, il écrivait de plus en plus : à sa famille, à ses anciens amis dont il désirait avoir des nouvelles.



161 Or, un soir, exactement le 1er décembre 1916, à l'heure où le Père Charles attendait la visite du facteur pour emporter son courrier, quelqu'un frappa à la porte du fortin. Avant d'ouvrir, l'ermite un peu méfiant posa la question : « Qui est là ? » — Et une voix répondit : « C'est pour les lettres... » Mais au lieu du facteur, ce fut Madani qui apparut dans l'ombre, lorsque la porte s'entrouvrit, Madani, nouveau Judas...



162 Madani, à qui pourtant le Père Charles avait souvent rendu service, et qui ce soir-là venait pour accomplir une infâme trahison... Plusieurs bandits l'accompagnaient, dissimulés derrière lui. Lorsque le Père Charles tendit le bras dans l'entrebâillement de la porte pour remettre son paquet de lettres, l'un d'eux l'attrapa par la manche et le tira violemment au-dehors. Le Père Charles n'essaya pas de se défendre.



163 Précipité à terre, il tomba à genoux, sans proférer la moindre parole, et son agresseur le ligota en lui attachant les bras aux chevilles. Pendant ce temps, les autres malfaiteurs se précipitèrent à l'intérieur du fortin, pour se livrer au pillage. Mais ils furent déçus de ne trouver qu'un si maigre butin. Tandis qu'ils accomplissaient leur sinistre besogne, le Père Charles, toujours à genoux, priait très calmement.



164 Une sentinelle était restée près de lui pour le tenir à vue. Peu après, le fidèle Paul fut amené à son tour et on le força à s'accroupir à gauche de la porte. Soudain, alerte ! Deux méharistes venaient d'apparaître, arrivant du fort Motylinski. Il y eut un moment d'affolement et aussitôt une fusillade éclata dans leur direction : l'un des méharistes fut tué sur le coup, l'autre blessé à mort et achevé ensuite.





165 L'échauffourée avait à peine duré quelques secondes. Dans l'intervalle, le Père Charles avait eu un mouvement instinctif de surprise. Son gardien crut-il qu'il voulait s'échapper? Sans avoir le temps de réfléchir et cédant à l'inquiétude, il appuya le canon de son fusil contre la tête de l'ermite et pressa sur la gâcette. Un claquement de feu : Charles de Foucauld glissa lentement sur le côté...

166 Et ce fut tout : sans un geste, sans un cri, il avait rendu sa belle âme à Dieu : son sacrifice était désormais achevé. Après l'avoir dépouillé de ses habits, les bandits jetèrent son corps dans un fossé voisin, puis ne s'en préoccupèrent plus, pressés qu'ils étaient de partager le butin. Ils passèrent la nuit à boire et à manger, et le lendemain, vers midi, ils s'éloignèrent de Tamanrasset.

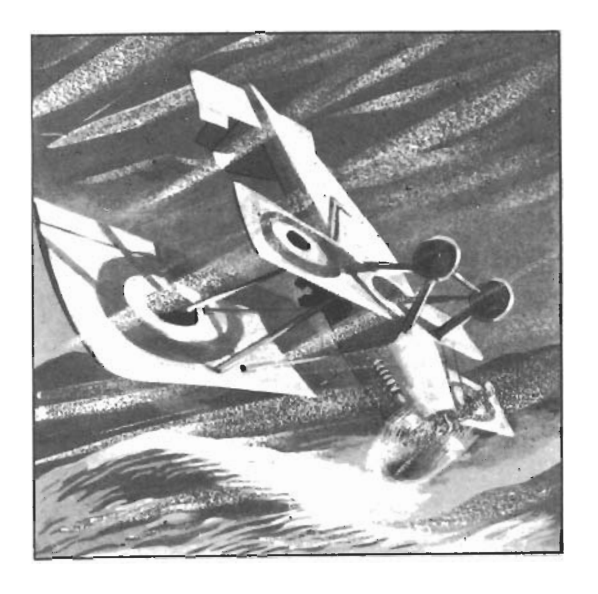




167 Paul avait été épargné. Dès qu'il le put, il se hâta d'enterrer le corps de son maître, aidé pour cela par des gens du pays. Le fossé sud-est du fortin servit de tombe et la dépouille du Père Charles fut simplement recouverte de terre. On enterra aussi les méharistes qui avaient été victimes de la fusillade. Puis, le même soir, Paul se mit en route pour aller prévenir le fort Motylinski de ce qui s'était passé.

168 Occupé par la poursuite des bandits, le commandant du fort ne put venir à Tamanrasset que deux semaines plus tard. Parmi les objets laissés par les pillards, il retrouva, enfoui dans le sable, un ostensoir qui contenait encore l'hostie consacrée. Que devait-il en faire? Après délibération, ce fut un sous-officier, ancien séminariste, qui accepta de la consommer, en communiant avec grand respect.

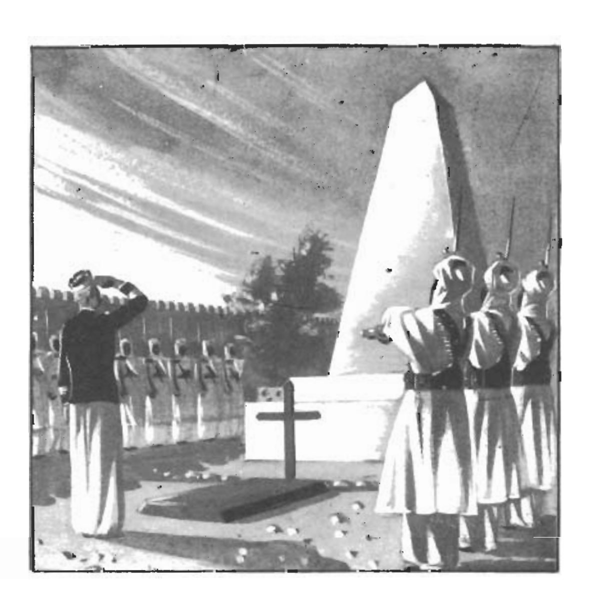




169 Le général Laperrine avait éprouvé une grande douleur en apprenant la mort de son ami. Mais il dut attendre une année entière avant de pouvoir se rendre à Tamanrasset. Craignant que le fossé qui servait de tombe ne fût envahi par l'eau, il fit exhumer le corps du Père Charles, que l'on retrouva intact. Une nouvelle sépulture plus convenable fut établie à plusieurs centaines de mètres du fortin.

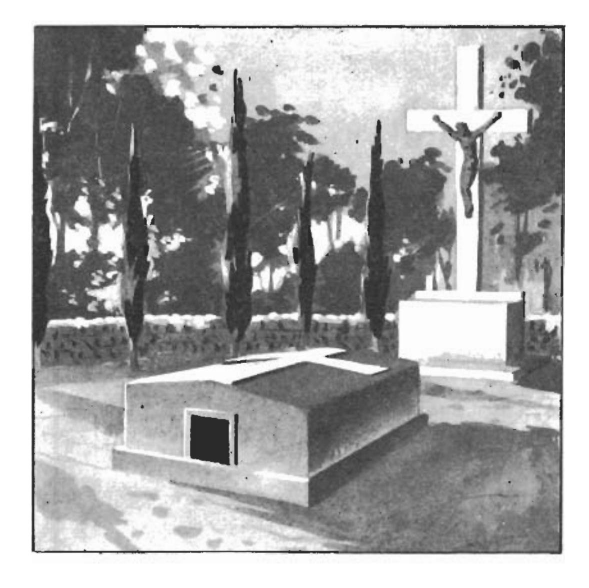
170 Quelques années plus tard, en 1920, Laperrine mourut victime des suites d'un accident d'avion : atterrissage forcé et capotage en plein désert, quinze jours d'atroces souffrances consécutives aux blessures causées par la chute, loin de tout secours possible. Le corps du général fut transporté à Tamanrasset et inhumé à côté de la tombe du Père Charles. Ainsi les deux grands Sahariens se trouvaient réunis.





171 Mais en 1929, Mgr Nouet, préfet apostolique du Sahara, décida de ramener à El-Goléa la dépouille du Père Charles de Foucauld, car déjà la question se posait de faire étudier par l'Eglise son procès de béatification. Il vint donc lui-même à Tamansset pour présider à l'exhumation. Le corps, qui selon la volonté même du Père Charles avait été enterré sans cercueil, fut dégagé du sable et enveloppé dans un linceul nouveau.

172 La garnison rendit les honneurs. Puis un coffret fut préparé pour recueillir le cœur du Père Charles, car on voulait laisser quelque chose de lui à Tamanrasset. Ce coffret fut placé à l'intérieur du monument qui existait déjà sur la tombe du général Laperrine et l'on ajouta une inscription unissant dans un même souvenir les deux amis. Puis le corps du Père Charles fut transporté à El-Goléa.





173 C'est là qu'il repose désormais, près de la résidence des Pères Blancs. C'est une tombe très simple, comme il l'avait voulu. On est en droit d'espérer qu'un jour Charles de Foucauld sera honoré comme un bienheureux et comme un saint, officiellement reconnu par le jugement de l'Eglise. En attendant cette décision, l'ermite du Sahara continue à vivre en la personne de ceux qui ont voulu poursuivre sa tâche.

174 Lui qui, de son vivant, n'avait jamais pu décider un seul disciple à partager sa règle de vie dans l'Institut missionnaire qu'il voulait fonder, il a maintenant du haut du ciel, la joie de voir que son appel a été enfin compris : Les Petits Frères de Jésus, fondés en 1933 à El-Abiodh, dans le Sud-Oranais, ont repris son idéal de vie fraternelle et évangélique.





175 Bien plus son projet a été dépassé : la même congrégation a maintenant des membres en « France, pays de mission », mais aussi dans beaucoup d'autres pays du monde. Les Petits Frères y partagent la vie des travailleurs pour témoigner parmi eux de l'amour de Jésus.

Il y a également des religieuses qui se réclament du Père Charles : Les Petites Sœurs du Sacré-Cœur et les Petites Sœurs de Jésus.

176 Il y a enfin des chrétiens et des chrétiennes qui, sans être prêtres ni religieuses, se sont groupés en associations qui portent le nom du Père Charles de Foucauld. Ils s'intéressent à tout ce qui favorise l'expansion missionnaire. Charles de Foucauld avait écrit un jour : « Je veux crier l'Evangile par toute ma vie. »

Toi qui viens d'achever la lecture de sa si belle histoire, n'entendras-tu pas, toi aussi, l'appel de l'exemple qu'il nous a donné?

Table des matières

★

Conformément au décret du Pape Urbain VIII, nous déclarons qu'en employant dans ce récit des termes d'éloge ou de vénération, nous n'entendons nullement prévenir les décisions de la Sainte Eglise à laquelle nous demeurons inébranlablement soumis.